Sœur Hypolite Carmelite Rf

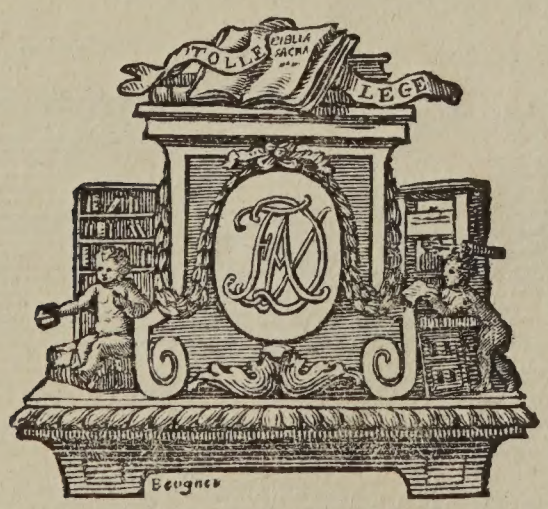
PANÉGYRIQUE
DE SAINTE THÉRESE,
RÉFORMATRICE DU CARMEL,

Prononcé dans l'église des Carmelites de Saint-Denis
le 15 Octobre 1784.

DÉDIÉ

A MADAME LOUISE DE FRANCE,

PAR M. L'ABBÉ DU SERRE-FIGON.



A PARIS,

Chez LESCLAPART, Libraire de MONSIEUR, frere du Roi,
pont Notre-Dame, à la Sainte Famille, n° 23,
Et BERTON, rue S. Victor, au Soleil levant.

M. DCC. LXXXV.

A LA RÉVÉRENDE MERE

THÉRESE DE SAINT-AUGUSTIN,

RELIGIEUSE CARMELITE A SAINT-DENIS.

MA REVERENDE MERE,

Il est heureux pour moi, qu'un Panégyrique entrepris et mis au jour par vos ordres paroisse sous vos auspices, et soit décoré d'un nom qui ne pourra manquer d'intéresser en sa faveur. J'avois à peindre une ame des plus sublimes et des plus privilégiées que le ciel ait jamais montrées à la terre. Je sens combien le portrait est au-dessous du modele; et qu'il eût été plus sage d'abandonner le soin de retracer les vertus de Thérese, à la plus illustre de ses filles. Ce nom que vous préférez aux titres les plus augustes, comme le plus saint de vos ancêtres préféroit celui de Louis de Poissy aux surnoms les plus glorieux; l'éclat que vos qualités personnelles répandent sur le Carmel, et qui, fussiez-vous née sous le

chaume, suffiroit pour l'embellir; une fidélité parfaite à des loix qui, malgré leur effrayante austérité, vous paroissent toujours trop douces; un attachement si vrai pour tous les membres de votre nouvelle famille, dont vous ne vous distinguez que par plus d'humilité et de dépendance; cet oubli de la grandeur et de tous ses apanages, auquel vous êtes si bien accoutumée, que, tout généreux qu'il est, il ne paroît pas être pour vous la matiere d'un sacrifice; tant de vertus héroïques, que je n'indique qu'en tremblant, ne sont-elles pas pour Thérese le plus éloquent des Panégyriques? Mais si ce nouvel Éloge d'une Mere mieux louée par vos actions que par toutes nos paroles est inutile à sa gloire, il m'aura du moins fourni l'occasion solemnelle de manifester mon zele pour le saint état dont les intérêts vous sont toujours plus chers, et de vous offrir l'hommage du très profond respect avec lequel je suis,

Ma révérende Mere,

Votre très humble et très obéissant serviteur
Joseph Bernard du Serre-Figon, Prêtre.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRESE.

Fecit mihi magna qui potens est. St. Luc, c. 1.
Le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses.

Comme la Nature offre de temps en temps à nos regards surpris des singularités merveilleuses, faites, ce semble, pour réveiller l'admiration lassée, épuisée par le spectacle de ses productions journalieres; ainsi la grace a ses phénomenes, qu'elle se plaît à montrer de loin en loin dans l'espace des siecles, & que nos esprits enchantés doivent contempler avec une sorte d'enthousiasme. Je parle de ces vaisseaux d'élection, de ces ames privilégiées, de ces Saints d'un ordre supérieur, qu'elle va choisir dans l'amas immense d'hommes répandus sur la terre, pour en faire des témoins plus solemnels de la Toute-Puissance Divine. Dans cette classe d'élus singulièrement favorisés du Ciel, vous distinguerez aisément, M. C. A., l'héroïne chrétienne dont nous venons honorer les vertus & réclamer la protection. En effet, pour peu qu'on soit instruit de ce que sa vie offre de beau, de grand, de sur-humain, l'on voit en Thérese une

de ces favorites du Très-Haut, en faveur desquelles sa magnificence se met en frais, si je puis parler ainsi, pour montrer comment sont glorifiés ceux que le Roi des Rois veut spécialement honorer; de maniere qu'elle peut bien dire, comme la mere de l'Homme-Dieu, mais avec les modifications requises : Le Seigneur a fait pour moi de grandes choses; *fecit*, &c.

Le vaste champ, direz-vous, ouvert à l'éloquence chrétienne ! Oui, sans doute. Je sais que le nom de Thérese rappelle un contraste de merveilles rarement réunies : des faveurs extraordinaires, & de terribles épreuves; les vertus éminentes qu'on révere, qui commandent l'admiration; & les qualités aimables qu'on adore, & qui méritent la confiance; le recueillement profond d'un Cénobite, & les fonctions éclatantes de l'Apôtre; des écrits immortels, leçons sublimes de la plus haute perfection, & une sainteté de conduite qui en fournit l'exemple; une ame à grand caractere, pleine de noblesse, de générosité & d'élévation; un génie vaste, & des projets sagement concertés; un esprit mâle & flexible; un cœur de feu, qui, embrasé de l'amour divin, est néanmoins sensible à l'amitié; & pour ne pas omettre le trait essentiel, qui, caractérisant les personnages illustres, met le sceau à leur célébrité, tous les orages

de la perſécution, & tous les triomphes du ſuccès. Je n'exagere rien, le nom de Théreſe dit tout cela; mais plus le modele eſt beau, plus il eſt difficile d'en tracer un portrait reſſemblant. L'ame, comme le corps, a ſa phyſionomie dont il faut exprimer les divers traits; & l'entrepriſe n'eſt pas aiſée, ſurtout lorſqu'il s'agit de peindre une ame auſſi céleſte que le fut celle de Théreſe.

Je ſais auſſi que ce beau nom eſt un de ceux qui font époque dans le Chriſtianiſme; & qu'il annonce une ſorte de révolution faite dans le monde religieux par une direction nouvelle qu'elle a donnée aux eſprits vers la vie intérieure & contemplative. Mais n'eſt-ce pas là ce qui rend ce ſujet ſi difficile à traiter? Dans un ſiecle où les miracles atteſtés par les Livres Saints, & qui convertirent l'univers, ſont taxés de fables & de chimeres, quel accueil fera-t-on au récit des faveurs extraordinaires que l'hiſtoire de Théreſe préſente à notre admiration? Dans un ſiecle où l'encens des louanges n'eſt que pour les ſacrifices faits à la patrie & à l'humanité; où toutes les bouches de la Renommée, toutes les plumes, tous les lycées célebrent avec enthouſiaſme, & ne célebrent que la bienfaiſance, l'unique Divinité honorée aujourd'hui, & dont les Autels, ſi l'on en croyoit une philoſophie deſtructive, ſeroient élevés ſur les

débris de tous les autres Autels ; j'ai à louer des vertus nullement faſtueuſes, dont le cœur eſt le ſanctuaire, dont Dieu eſt l'objet, comme il en eſt le motif, & qui ſemblent au premier aſpect n'avoir aucune influence ſur le bonheur de la ſociété. Mais les déſavantages qu'éprouve en ce moment le Panégyriſte de Théreſe, ne diſparoiſſent-ils pas devant une aſſemblée auſſi religieuſe que celle-ci ? Comme Paul, *nous parlons de la ſageſſe en préſence des parfaits ;* & le langage de la plus haute ſpiritualité n'aura rien d'étranger à tout ce qui m'écoute. Lorſque mon eſprit ſera le plus accablé par l'abondance & la ſublimité des traits myſtérieux qu'il faudra dévoiler, je me rappellerai que je loue une mere chérie devant ſes dignes enfants, & que je manifeſte les ſecrets de la vie intérieure à ſes partiſans les plus zélés.

Pour enviſager ce ſujet fécond ſous tous ſes rapports, étudions le cœur de Théreſe, mis par l'amour divin aux épreuves les plus terribles. Liſons ſes écrits remplis d'une doctrine auſſi ſalutaire que ſublime. Jettons les yeux ſur le monument immortel érigé à la gloire de l'état Religieux par la réforme du Carmel ; & frappés des grandes choſes que le Seigneur a faites pour Théreſe & par Théreſe, nous ne pourrons lui refuſer un rang diſtingué parmi les Martyrs, dont elle a retracé les

épreuves & le courage ; parmi les Docteurs de l'Egliſe, dont elle eut les lumieres & les vertus ; parmi les Fondateurs de Sociétés Religieuſes, ces illuſtres Patriarches, dont elle a renouvellé les travaux & les ſuccès. Heureux ſi je pouvois montrer juſqu'à quel point elle a mérité ces trois titres de Martyr, de Docteur & de Patriarche, dont un ſeul peut immortaliſer les plus grands Saints, & qui réunis ne ſuffiſent pas à la gloire de mon héroïne ! *Ave.*

PRMIERE PARTIE.

QUAND on vous parle de martyre, Chrétiens Auditeurs, votre imagination ſe tranſporte auſſitôt dans les amphithéâtres, ſur les bûchers, ſur les chevalets. Mais ſans l'appareil ſanglant de tortures extérieures, la Religion, par de plus terribles épreuves, s'eſt immolé dans tous les temps d'illuſtres victimes, parmi leſquelles la Sainte que je loue tient un des premiers rangs. En quoi conſiſte ſon martyre ? Je le trouve dans ces combats violents dont ſon cœur eſt le théâtre, & qui ſont cauſés par l'oppoſition qu'elle ſent aux inſpirations ſublimes de l'amour divin ; dans les vengeances que Dieu exerce ſur Théreſe pour punir ſes réſiſtances à l'amour divin ; & juſques dans les faveurs étonnantes que Dieu prodigue à cette ame

choiſie, & qui deviennent des ſources inépuiſables d'amertume pour cette victime de l'amour divin.

L'enfance de la plupart des Saints, comme celle des héros profanes, eſt marquée à des traits qui préſagent ce qu'ils feront un jour, ou plutôt ils n'ont point d'enfance; & les inſpirations de la grace ſuppléant aux lumieres de la raiſon, ils ſemblent atteindre tout de ſuite à la maturité de l'âge parfait. C'eſt ce qu'on admira dans l'enfant extraordinaire dont je parle. La ſoif des ſouffrances fut ſa premiere paſſion. A peine âgée de ſix ans, Théreſe eſt embraſée du deſir, & s'occupe ſérieuſement du projet de mourir pour la cauſe de la foi. Allons, dit-elle à l'un de ſes freres, digne d'une ſi ſainte confidence; allons chez les Maures chercher la couronne du martyre. Nous ſommes jeunes & foibles, mais le Dieu fort ſera notre ſoutien. Les tourments qui nous attendent ſeront peut-être bien cruels; mais la grace divine ſera avec nous ſur l'échafaud. Notre vie n'eſt qu'à ſon aurore; mais dans un âge plus tendre, des milliers d'enfants, immolés ſur le berceau du Sauveur, avoient déja donné pour lui tout leur ſang, & nous n'en avons pas encore verſé une goutte pour ſa gloire! C'en eſt fait, j'irai: je me préſenterai devant le tyran; je braverai ſes mena-

ces, & j'aurai le bonheur de vaincre & de mourir. En s'exhortant ainſi à cet acte héroïque, elle eſt ſortie de la maiſon paternelle, s'eſt miſe en chemin vers les terres infideles où volent ſes deſirs; & ſans les obſtacles mis à ſon jeune courage, les combats qui ſignalerent les Agnès & les Agathe, auroient été les jeux de ſon enfance. O Théreſe, ſuſpendez vos regrets! l'amour divin, plus cruel en quelque ſorte que les tyrans, vous aſſociera aux ſouffrances des plus illuſtres martyrs. Ce n'eſt pas l'Afrique, c'eſt votre cœur qui doit produire les palmes que vous avez à moiſſonner.

Ici commence pour notre jeune Sainte un ordre rigoureux de providence, un enchaînement de contradictions & d'épreuves, qui ne ſe terminera qu'au tombeau. Je ne parlerai point de ces infirmités ſingulieres & compliquées qui, durant des années entieres, épuiſerent ſur Théreſe tous les genres de douleurs, & répandirent ſur les plus beaux jours de ſa vie les triſtes ombres de la mort. Que ſont les maux du corps, comparés à ceux dont l'ame eſt le ſiege? Que furent ſes maladies, rapprochées des combats qu'elle eut à ſoutenir contre la grace qui l'appelloit aux grands ſacrifices, tandis que le monde s'efforçoit de tourner ſon cœur vers ſes vanités?

Prévenue, en naiſſant, des plus riches béné-

dictions du Ciel, elle étoit née auſſi avec ce talent & ce deſir de plaire ſi dangereux à l'innocence. La Nature lui avoit prodigué tous ſes dons, & elle en rehauſſoit l'éclat par tous les ſecours de l'art. Ce n'eſt plus cette pieuſe enfant, uniquement parée de ſa modeſtie, dont les goûts purs & ſaints étoient tous pour la vertu; qui avoit déja aſſez de philoſophie chrétienne pour être frappée de ce grand mot, éternité! éternité! & qui jalouſe de faire revivre les anciens habitants du déſert, ſe plaiſoit à bâtir & à réédifier, avec un frere chéri, de petits hermitages, où ces jeunes anachoretes retraçoient les Scolaſtique & les Benoît. Son ambition actuelle eſt d'élever l'édifice de la vanité par tous les ſoins de la parure. Les graces de la beauté, relevées par les graces plus ſéduiſantes encore d'un eſprit plein de gaieté & d'enjouement, commençoient à lui frayer le chemin des cœurs, & faiſoient augurer que, par le concert des qualités les plus brillantes, elle pourroît être un jour le déſeſpoir de ſon ſexe & l'idole du nôtre.

Ce n'eſt pas tout; des liaiſons trop intimes avec une femme habile à communiquer l'eſprit du monde dont elle étoit remplie; des converſations fréquentes avec de jeunes parents, où l'hiſtoire de leurs inclinations naiſſantes, de leurs folles intrigues, racontée avec chaleur, étoit écoutée avec

intérêt, firent dans Théreſe une diverſion fatale aux ſentiments de la piété chrétienne. Funeſte métamorphoſe ! Hélas ! qu'eſt devenu le martyr de la foi ? où eſt l'héroïne prématurée de la ſainteté ? Tremblez, ames innocentes ; il ne faut qu'un ami perfide, une ſociété dangereuſe, des diſcours trop peu meſurés, pour dénaturer les plus heureux penchants, pour étouffer les germes des plus belles vertus, & rendre inutiles tous les ſecours de la grace & de l'éducation.

L'éducation ! grand objet de l'attention publique, ſur lequel chaque jour voit éclorre quelque ſyſtême nouveau ! L'on s'étudie ſur-tout à perfectionner cette moitié du genre humain qui a tant d'influence ſur l'autre : projet louable, pourvu qu'on ſoit plus jaloux de former les mœurs que de polir les manieres, & qu'on ne faſſe pas conſiſter la philoſophie de l'éducation à rendre celle-ci anti-chrétienne. Théreſe (1), d'une maiſon où la piété alloit de pair avec la nobleſſe, fut élevée dans les principes les plus purs du Chriſtianiſme. *Elle avoit trouvé*, ainſi que s'exprime un de ſes Panégyriſtes (*), *dans ſon pere un autre Jacob, pere de douze enfants édifiés de ſes exemples & dirigés par ſes conſeils ; dans ſa mere, une*

(*) Le Pere la Rue.

femme forte, égale à Rachel en beauté, à Lia en fécondité, à toutes les deux en piété & en modeſtie. L'union des cœurs, la paix, la ſubordination, l'attachement paternel, le reſpect filial, les mœurs patriarchales, dont la peinture, toujours ſéduiſante, nous fait regretter encore les temps anciens, régnoient dans cette ſainte & heureuſe famille. Les parents, ſouverains ſans deſpotiſme, bons ſans familiarité, y tenoient ce tribunal, ou pour mieux dire, y exerçoient ce ſacerdoce domeſtique, qui faiſoit recevoir leurs leçons comme des oracles, & conſacroit leur autorité. Le bon exemple, le meilleur de tous les inſtituteurs, ſans lequel tous ces ſyſtêmes ſans ceſſe renaiſſants ſur l'art d'élever la jeuneſſe, feront toujours des ſpéculations inſuffiſantes, étoit pour leurs enfants un traité pratique d'éducation, un code de morale, auſſi abrégé qu'efficace. Mais par malheur pour Théreſe, ſa mere, d'ailleurs ſi vertueuſe & ſi chrétienne, avoit un goût paſſionné pour les romans; & ſa fille, à ſon école, avoit appris à faire ſes délices de ces lectures pernicieuſes, qui, en charmant l'imagination, attendriſſent, amolliſſent le cœur, donnent des lumieres précoces & funeſtes, légitiment les foibleſſes, canoniſent les héros de l'amour profane, & peignent des paſſions imaginaires, de maniere à en inſpirer de réelles. Que de jours &

de nuits consacrés par Thérese à dévorer ces recueils d'aventures romanesques ! Mais si, en les lisant, quelques douces larmes coulent de ses yeux, combien de pleurs amers ne versera-t-elle pas dans la suite pour les expier ! Ce fut là le temps du sommeil de sa vertu ; voilà ce qui sera pour elle, le reste de sa vie, une matiere abondante de regrets ; & cependant, autant qu'on peut en juger d'après les sacrés confidents de ses pensées, ces infidelités ne donnerent point de mortelles atteintes à son innocence. Les songes enchanteurs, les chimeres de la vanité avoient pu amuser & repaître son esprit, mais ils ne porterent pas la corruption dans son cœur. Elle ne s'étoit pas assez défiée du serpent caché sous les fleurs : elle avoit prêté l'oreille à son langage insidieux, mais le triomphe du tentateur étoit incomplet. Ce beau lis, dont la tige superbe s'élevoit majestueusement vers le ciel, commençoit à se faner & à pencher vers la terre ; mais le souffle funeste qui ternit ses brillantes couleurs, ne l'avoit pas déraciné. Jusques dans les jours de sa tiédeur, Thérese fut toujours pleine de respect pour elle-même, & pour les grands principes de l'honneur & de la Religion. En un mot, si nous voulions comparer ce qu'elle eut à se reprocher avec les mœurs qui regnent aujourd'hui parmi les jeunes adora-

trices du monde, les courtes erreurs de notre Sainte, les taches de ſa vie, ſeroient les traits de leur conduite les moins repréhenſibles, & peut-être même, leurs vertus.

En effet ces romans qu'elle ne ſe pardonnoit pas d'avoir parcourus, n'étoient guere que l'hiſtoire emphatique des hauts faits de ces anciens & braves Chevaliers qui avoient quelque choſe d'héroïque juſques dans leurs foibleſſes. Cette grandeur giganteſque, cet héroïſme exagéré qu'on y peint, pouvoient exalter le courage & faire des héros; tandis que la plupart de nos productions romaneſques, peintures trop vraies de nos mœurs efféminées & corrompues, ne ſervent qu'à rapetiſſer, qu'à dégrader les hommes, & à les familiariſer toujours plus avec la dépravation. Ces lectures, ces entretiens, ces amuſements qui coûterent tant de pleurs à Théreſe, qu'étoient-ils en comparaiſon du ton de liberté qui regne dans les cercles, dans les écrits, & ſur les théâtres les plus accrédités de cette Capitale; où la licence générale invoque la licence des Ecrivains, occaſionne l'abus des lumieres, la proſtitution des arts & des talents; où les cœurs blaſés, apathiques à force de jouiſſances & d'excès, ſemblent avoir beſoin pour être réveillés, que l'irréligion ſoit toujours plus ſacrilege dans ſes blaſphêmes, la ſatyre plus

hardie dans ſes ſarcaſmes ; que nos ſpectacles, qui auroient fait rougir les habitants eux-mêmes de ces villes païennes où la volupté avoit des temples & des autels, ſoient toujours plus indécents, plus cyniques ; & que le vice, dont autrefois une gaze légere voiloit en partie les horreurs, ſe montre avec toute ſa ſéduction, pour ne pas dire avec toute ſon effronterie.

Détournons nos regards de cet affreux tableau, & continuons à les porter ſur Théreſe. Faut-il être ſurpris qu'avec tous les talents de plaire, elle eût du goût pour un monde dont elle commençoit d'être idolâtrée ? Mais le Dieu qui, jaloux de ſon cœur, veilloit ſur ſes voies, & l'avoit retenue ſur les bords du précipice, la conduiſit dans un de ces aſyles deſtinés à être la ſauve-garde des mœurs, & à préſerver le ſexe & l'innocence des dangers qui les environnent. Là les leçons & les exemples de la vertu en réveillent le ſentiment dans ſon ame : elle craint pourtant que l'inſpiration divine n'exige de ſa fidélité un ſacrifice qui les renferme & les éterniſe tous, ſacrifice que ſon cœur repouſſe, & pour lequel elle a la plus grande répugnance ; car il étoit de la deſtinée de Théreſe, vouée au martyre, que ſes penchants fuſſent toujours en contradiction avec ſes devoirs. En effet, le Ciel parle & s'explique ; l'ordre donné autrefois

à Abraham ; cette parole, Sors du milieu de tes proches, abandonne ta maiſon, ta famille, a retenti à ſes oreilles. Quel coup de foudre ! dans le moment fatal où il lui fallut dire un adieu éternel au monde & à ce qu'elle avoit de plus cher, s'arracher ſur-tout à un pere adoré, il lui ſembla, c'eſt ſon expreſſion, que *ſes os ſe détachoient les uns des autres*, tant la ſecouſſe que reçut ſon ame fut terrible ! tant furent violents la réſiſtance & les efforts qu'occaſionna cette lutte de l'amour divin contre l'attachement filial ! Hélas ! la plaie faite à ſon cœur ſaignera long-temps. N'importe, quoi qu'il lui en coûte, Théreſe a le courage d'enſevelir dans la ſolitude tout ce que la naiſſance, la jeuneſſe, la beauté, l'eſprit, peuvent donner d'eſpérances flatteuſes & de prétentions.

Sans doute qu'une démarche auſſi généreuſe ſera pour notre jeune ſolitaire l'époque d'une ferveur qu'aucune éclipſe n'obſcurcira, d'une paix qu'aucun trouble n'altérera ? Non, le port où elle avoit abordé ne la mit pas à couvert de tous les naufrages. Les barrieres ſacrées qui ſéparoient Jéruſalem de Babylone, ouvertes trop arbitrairement au gré du beſoin ou de la légèreté, avoient introduit une ſorte de relâchement dans ce lieu conſacré à la ferveur. Les filles de Sion y avoient des

rapports trop fréquents avec les enfants du ſiecle. Entraînée par l'exemple, Théreſe ſe prête à l'empreſſement qu'on témoigne pour la voir, pour jouir des charmes de ſa converſation, où tout ce que les ſaillies de l'imagination ont de plus piquant étoit relevé par la beauté du caractere, par les graces naïves de la candeur & de l'innocence. De là, ces liaiſons intéreſſantes avec l'élite du monde poli & brillant, liaiſons qu'elle réuſſiſſoit ſi bien à former, & qu'elle avoit tant de reſſources pour animer & entretenir. En vain le modérateur de ſa conſcience l'exhorte à briſer ces douces chaînes, à s'interdire un commerce qui, ſans avoir rien de criminel, bleſſoit les ſaintes délicateſſes de l'amour divin, partageoit le cœur, nuiſoit au recueillement : Théreſe ne croit pas devoir ſe priver de ſatisfactions qui n'offroient rien de coupable, ni ſe ſevrer des douceurs d'une amitié où elle ne voit rien que d'honnête. Pour être Sainte, faut-il que je ſois ingrate ? répétoit-elle quelquefois. Voyez donc quel eſt ſon martyre, & combien cruelle eſt ſa ſituation ! le ſeul nom d'ingratitude fait horreur à cette belle ame : il lui ſemble que, rompre tout-à-fait avec ſes amis, & des amis qui n'ont jamais profané ce beau nom par des attachements illicites, c'eſt manquer à la reconnoiſſance, une de ſes vertus favorites ; & cependant pour ne pas

déplaire au Dieu jaloux, il faut qu'elle s'arrache à ces ſociétés, à ces liaiſons attrayantes ! Déchiré par des mouvements contraires, ſon cœur devient le théâtre d'une guerre inteſtine, qui nous montre Théreſe contre Théreſe ; Théreſe pourſuivie tout à la fois par le monde & par la grace ; Théreſe attirée par l'attrait des biens ſurnaturels, & Théreſe captivée par de vains amuſements. Son union avec Dieu s'affoiblit & ſe perd : elle abandonne le ſaint exercice de l'oraiſon & le reprend : elle tombe, ſe releve, retombe encore, juſqu'à ce que l'amour divin, dominant toutes les puiſſances de ſon ame, en ſoit ſeul & invariablement le mobile.

O amour, amour ſacré, prenez donc pour toujours poſſeſſion de ce ſanctuaire vivant ! par le miniſtere d'un eſprit céleſte du premier ordre, ou par vous-même, décochez contre ce cœur ſenſible vos traits enflammés. Mais puiſque Théreſe oſa ſi long-temps vous diſputer le domaine entier de ce cœur, vengez-vous ; que ce ſoient des traits qui bleſſent & déchirent. En l'inondant de vos douceurs délicieuſes, épuiſez auſſi ſur lui toutes vos rigueurs ; & montrez que ſi vous faites des heureux, vous ſavez auſſi faire des martyrs.

Je ne ſuis que trop exaucé. Déja le remords, qui, comme un vautour attaché à ſa proie, ne ceſſe

de

de déchirer la conſcience des coupables, mais qui pour l'ordinaire a plus de priſe ſur de jeunes cœurs à peine engagés dans les routes du vice, que ſur les grands criminels vieillis dans le déſordre, le remords perſécuteur s'empare de Théreſe. A la vue de l'image ſanglante de Jéſus couvert de plaies, ſon ame eſt briſée par le repentir & par la douleur. Quels regrets d'avoir contriſté l'Eſprit Saint! offenſé le Dieu bon! d'avoir ſi mal répondu aux preſſantes invitations de ſa tendreſſe, & lutté ſi opiniâtrément contre l'Ange du Seigneur! Les écarts de la jeuneſſe, qui trouvent toujours des protecteurs indulgents, ne craignez pas que, pour les colorer & les excuſer, Théreſe s'autoriſe de la légèreté & de l'inexpérience de ce premier âge, égaré ſi ſouvent par la ſenſibilité d'un cœur tout neuf, & par la foible lumiere d'une raiſon qui ne jette encore que des lueurs fugitives. Ne craignez pas que, par un parallele qui lui ſeroit bien favorable, elle oppoſe les grands orages des paſſions, ſi communs dans cette premiere ſaiſon de la vie, aux altérations légeres que ſon ame a éprouvées. Ah! loin qu'elle ſe pardonne ſes anciennes infidélités, l'amour pénitent les groſſit à ſes yeux, les préſente à ſon eſprit avec les plus noires couleurs, leur imprime le caractere d'une ingratitude monſtrueuſe, les punit, mais avec quelle ſévérité!

Dieu juſte ! vous n'avez pas beſoin de frapper ſur cette victime généreuſe ! abandonnez à ſa ferveur les droits de votre juſtice, & vous ſerez plus que vengé ! Jamais les Thaïs & les Pélagie ne répandirent autant de pleurs pour expier de honteuſes débauches, que Théreſe en verſoit ſur ſes légers égarements. Jamais les ſolitaires de la Thébaïde n'exercerent ſur eux-mêmes plus de rigueurs, que notre martyre n'en exerça ſur ſon corps exténué par les veilles, les jeûnes & les macérations.

Malgré ces pieux excès, les perplexités & le trouble l'agitent encore. Si le pardon accordé à de grands pécheurs, à Auguſtin ſur-tout, dont elle ne peut relire, ſans un attendriſſement toujours nouveau, les *Confeſſions* touchantes, la conſole & la raſſure ; l'invariable conſtance de ces illuſtres pénitents dans les voies de la vertu, qu'elle oppoſe aux éclipſes réitérées de ſa ferveur, lui offre un contraſte effrayant qui l'alarme. Elle a la certitude d'avoir déplu à ſon Dieu ; mais a-t-elle recouvré les droits qu'elle avoit ſur ſon cœur ? mais n'aura-t-elle pas encore le malheur de lui déplaire ? mais ſes rechûtes ! mais ſon inconſtance ! ſentiments de crainte, de triſteſſe, de repentir, de quels torrents d'amertume n'abreuvez-vous pas ſon ame ! Amour, amour divin, voilà ton

ouvrage ! voilà l'enfer que tu creuſes aux juſtes eux-mêmes ſur la terre ! voilà ce feu, dont on ne ſait, ſuivant ce qu'aſſuroit Thereſe d'après une triſte expérience, *ni qui l'allume, ni comment l'éteindre, ni par où en ſortir*, feu vengeur qui ne ceſſe de ronger l'ame infidele, la force de retomber toujours ſur elle-même, de ſe voir dans toute ſa laideur, & d'être ainſi ſon ſupplice & ſon bourreau !

Cette ſenſibilité profonde de Thereſe, à la vue de ſes infidélités, étonne ces hommes ſi tiedes dans leur pénitence, après avoir été ſi emportés dans leurs déſordres. Au lieu de repaſſer dans l'amertume de leur ame des années entieres de foibleſſes honteuſes, & peut-être même de crimes, ils voient d'un œil ſec ce long enchaînement de chûtes, d'excès, d'attentats contre la loi divine, & d'outrages faits au légiſlateur. C'eſt que l'amour de Dieu, s'il ne leur eſt pas totalement étranger, n'eſt dans eux qu'une froide réminiſcence de ſes bienfaits, qu'une émotion vaine & momentanée, qu'une répétition languiſſante de formules ſacrées que la bouche bégaie & que le cœur déſavoue ; c'eſt que l'amour divin n'habite, pour ainſi dire, que les dehors de leur ame : au lieu que dans Thereſe il étoit le grand beſoin de ſon cœur, un ſentiment pénétrant qui l'occupoit tout entier, qui avoit les angoiſſes, les inquiétudes, les tranſ-

ports, l'énergie des grandes paſſions. De là ces ardents deſirs de voir ſon Dieu qui la tourmentent ſans ceſſe : privée de l'être infiniment parfait qu'elle aime uniquement, tout l'agite & l'inquiete en ſon abſence. Au milieu du plus grand monde, elle trouveroit la ſolitude des déſerts. Le trait qui fit une bleſſure ſi profonde à ſon cœur, elle le porte par-tout. Avec l'impétuoſité qui pouſſe un cerf altéré vers une fontaine d'eau vive, elle s'élance vers l'objet divin de ſes affections. Dans certains moments, il lui ſemble que ſon ame défaillante s'échappe avec effort de la priſon de chair où elle gémit; mais ne pouvant briſer ſes liens, elle ſe ſent mourir du regret de vivre encore. Soif de jouir de Dieu, toujours renaiſſante, & jamais étanchée, que ne faites-vous pas ſouffrir à Théreſe ! Cependant, comme il y a dans ce ſentiment autant de douceur que d'amertume, & qu'il eſt plus un bienfait qu'une punition, l'amour divin ne ſeroit pas aſſez vengé, s'il ne mettoit pas ſa victime à d'autres épreuves. Ténebres, dégoûts, ſéchereſſes, voilà donc le nouveau genre de martyre qui lui eſt préparé, & qu'il faut avoir ſouffert pour ſentir tout ce qu'il entraîne après ſoi de peines & de déſolations.

Qu'il eſt triſte, en effet, pour cette ame privilégiée, que la roſée des conſolations divines qui

s'étoit répandue à grands flots ſur elle, ne tombe plus que goutte à goutte, & faſſe preſque ceſſer tout-à-fait ſes douces influences! le ciel s'obſcurcit, & devient d'airain à ſon égard. A la ſérénité du plus beau jour ſuccede une nuit épaiſſe. La foi, cette colonne obſcure & lumineuſe qui la guide dans le déſert, ne lui montre que ſon côté ténébreux. Le feu ſacré dont elle eſt embraſée, tel que celui que vit Moïſe ſur la montagne, ne ſe nourrit plus qu'au milieu des épines. Larmes délicieuſes, qui couliez autrefois avec tant d'abondance, lorſqu'elle contemploit les bienfaits & les perfections du Tout-Puiſſant, êtes-vous taries pour toujours? la ſource en eſt-elle déſſéchée dans ſon cœur flétri? Singulièrement favoriſée de la grace, Théreſe marchoit à pas de géant, voloit ſur les ailes de la ferveur dans la carriere des parfaits; & elle ſent ou croit ſentir ſa marche ralentie, interrompue. Sans goût pour les pratiques de la piété, le commerce avec Dieu, qui faiſoit ſes délices, a perdu tous ſes charmes; ſur les degrés de la contemplation elle a pris l'eſſor le plus ſublime vers ces montagnes ſaintes où réſide l'Eternel : & bien différente de ces voyageurs qui, placés ſur les monts dont le ſommet ſemble toucher aux cieux, voient ſans crainte les nuages s'amonceler, & les tempêtes ſe former ſous leurs pieds; à cette hauteur

où elle s'eſt élevée, Théreſe n'eſt point inacceſſible aux orages intérieurs, & le tonnerre des vengeances divines gronde encore à ſes oreilles; le trouble des tentations, les perplexités reviennent l'aſſaillir; toutes les graces qu'elle a reçues s'effacent de ſon idée, comme les traces fugitives d'un ſonge léger. Après avoir plané dans les airs, & laiſſé bien loin au-deſſous d'elle les aigles les plus agiles dans leur vol, elle retombe ſur la terre; que dis-je? elle eſt tranſportée dans les enfers. *Ce lieu des tourments* s'offre à ſes yeux épouvantés avec toutes ſes horreurs. L'impreſſion que cette vue produit dans ſon ame eſt ſi vive, que Théreſe ſouffre en partie les ſupplices qu'elle voit; ſpectacle d'autant plus effrayant, qu'au milieu de ces trônes de feu, où ſiegent l'orgueil, l'ambition, la haine, la volupté, l'intempérance, elle apperçoit la place que le juſte Juge avoit deſtinée à ſa coupable tiédeur.

O Théreſe, que ſont devenus ces jours de ferveur ſenſible où, jouiſſant de votre Dieu, l'amour ſacré vous inondoit de toutes ſes douceurs, vous faiſoit ſentir ces tranſports divins, ces ſecouſſes délicieuſes, avant-goût des joies dont on s'enivre dans le ciel? Théreſe invitoit alors tous les êtres à bénir le Créateur, le Bienfaiteur univerſel. Non moins tendre, & plus heureuſe que

l'Epouſe des Cantiques, elle n'avoit pas beſoin de parcourir les bourgades, de traverſer les places publiques pour redemander & trouver l'objet de ſon amour. Triſte révolution ! dans d'autres conjonctures, c'eſt la plus chaſte & la plus déſolée des amantes; c'eſt Magdeleine en pleurs, qui s'écrie dans ſa douleur amere : On m'a enlevé mon Seigneur & mon tout, & j'ignore quel eſt le lieu qui le poſſede & le dérobe à mes regards. Où ſe cache-t-il? où eſt-il ce bien-aimé de mon ame? Les accents de ſa voix, qui alloient ſi droit à mon cœur, ne frappent plus mon oreille. Il ne ſe rend plus ſenſible par cette joie douce & pure, par ces dons conſolateurs qui m'annonçoient ſa préſence (*).

Heureux encore l'homme affligé, lorſque ſa triſteſſe peut s'exhaler en plaintes & ſe ſoulager par des ſoupirs ! les gémiſſements ont leurs charmes; & les larmes, celles même que la joie ne fait pas couler, ont leur douceur. Quel eſt donc le ſymptôme de l'affliction portée à ſon dernier période? C'eſt le ſilence ſtupide de la douleur, c'eſt l'inertie de l'ame dont elle a preſque totalement engourdi les puiſſances : or telle fut dans certains moments la déſolation de Théreſe. Un abandon

(*) *Tulerunt Dominum meum, & neſcio ubi poſuerunt eum.* St. Jean, c. 20.

ſi ſenſible pour une Sainte accoutumée aux délices de l'union céleſte, vous fait peut-être déplorer ſon ſort, Chrétiens auditeurs. Ah! il eſt bien plus à envier & à admirer qu'à plaindre! Apprenez que durant tout le cours d'une vie orageuſe, tiſſu continuel d'épreuves, de tourments de tous les genres, Théreſe, qui ſentoit ſi bien le prix des conſolations divines, & qui en avoit un ſi grand beſoin, ne les a jamais demandées qu'une ſeule fois; & qu'auſſitôt, rougiſſant de ſa priere comme d'une foibleſſe, elle ſe l'eſt reprochée comme on ſe reproche les crimes. A cette vue, je ne ſais quels ſont vos ſentiments: pour moi, je l'avoue, l'enthouſiaſme de l'admiration me ſaiſit. Théreſe au faîte de la gloire, & environnée des ſplendeurs de la Divinité, n'eſt pas pour moi un ſi grand ſpectacle, que Théreſe buvant à longs traits le calice amer, & néanmoins portant l'héroïſme de l'abnégation juſqu'à refuſer de demander quelques gouttes de l'eau vive, ſeule propre à adoucir cet excès d'amertume, & à étancher ſa brûlante ſoif.

Le martyre de notre Sainte ſe bornera-t-il à des privations, à la ſouſtraction des faveurs céleſtes? Non: il eſt des moments où Dieu ſe venge; & de quelle maniere? par un redoublement de bienfaits; châtiment d'un ordre ſingulier, mais bien rigoureux pour Théreſe. Oui, ce ſurcroît de ten-

dreſſe divine qu'elle éprouve malgré ſon indignité, l'humilie, l'afflige, la conſterne, l'épouvante. Providence de mon Dieu, lorſque vous réuniſſiez tous les fléaux ſur la tête de ce nouveau Job, que, pour la tourmenter dans ſon corps, vous appelliez la maladie & tout ce qu'elle a de plus cruel dans ſes douleurs; que, pour déchirer ſon ame, vous l'abandonniez à la triſteſſe, au repentir, au remords; Théreſe acceptoit avec réſignation des châtiments trop bien mérités, & baiſoit la main paternelle qui la frappoit. Mais ce raffinement de vengeance que vous exercez à ſon égard, en l'accablant de faveurs inſignes, quand elle ne ſe ſent digne que d'anathêmes, eſt la plus grande des épreuves pour un cœur auſſi délicat que le ſien. Les dons de la miſéricorde lui paroiſſent plus redoutables que les coups de la juſtice; & dans les graces que lui prodigue le bienfaiteur généreux, elle croit voir les foudres du Dieu terrible qui punit.

Que ne m'eſt-il donné de vous faire connoître une partie de ces faveurs extraordinaires dont Théreſe fut comblée! Il faudroit avoir été initié dans ces divins myſteres, pour ſavoir parler de ces tranſports extatiques, *de ces vols de l'eſprit* qui éleverent Théreſe juſques au trône de la Divinité. O abîme de bonté incompréhenſible! les ténébreuſes

profondeurs de la religion, les plus impénétrables à notre foible intelligence, ſe changent pour elle en ſublimes clartés, & ne laiſſent preſque point de mérite à ſa foi. Elle voit, tantôt ſous des images ſenſibles, tantôt d'une vue purement intellectuelle, l'humanité de Jéſus-Chriſt. Oui, l'Homme-Dieu, qui par un ſeul de ſes regards fera la félicité des Saints dans les ſiecles des ſiecles, lui apparoît dans les divers états de ſa vie, ſoit mortelle, ſoit glorieuſe : elle converſe avec Dieu, & Dieu lui parle, comme à l'épouſe chérie avec laquelle il a contracté une ſolemnelle alliance : elle ſe cherche, ſe voit en Dieu, & contemple Dieu au milieu d'elle-même : ſes ſens ravis, abſorbés en Dieu, ſemblent lui donner une exiſtence nouvelle, qui n'a rien des miſeres de l'humanité. Sur les ailes de l'amour divin, ou ſur un char de feu tel que celui d'Elie, eſt-elle donc montée dans les céleſtes régions? ſon ame eſt-elle dégagée des entraves du corps? ou le corps, perdant ſa peſanteur naturelle, a-t-il acquis l'agilité des eſprits? comment s'operent tant d'effets merveilleux? Dieu le ſait, peut-elle dire avec Saint Paul, mais Théreſe l'ignore (*). A ce nom de viſions & de raviſſe-

(*) *Sive in corpore, ſive extra corpus neſcio, Deus ſcit.* Ad Cor. c. 12.

ments, la philoſophie ſourit avec un air de dédain, blaſpheme, & crie à l'enthouſiaſme ; le fidele lui-même craint d'être taxé de crédulité ; & peu s'en faut qu'il ne regarde ces graces d'un ordre ſupérieur comme les fruits d'une imagination exaltée & d'un pieux délire. Il n'eſt pas encore temps de venger les dons de Dieu ſur leſquels je m'expliquerai dans la ſuite de ce diſcours ; qu'il me ſuffiſe ici de les préſenter comme la matiere de ces grandes épreuves qui mirent le comble au martyre de Théreſe.

Quoique cette favorite du Tout-Puiſſant eût tant de motifs de ſe raſſurer ſur la nature de ces graces diſtinguées, elle craignoit toujours que l'eſprit de ténebres ne ſe transformât en ange de lumiere. Dans cet état de perplexité, elle ſe vit forcée de révéler ces myſteres de miſéricorde & d'amour : bientôt le ſecret de ſon ame tranſpire & ſe divulgue. Des regards indiſcrets & curieux pénetrent dans ce reſpectable ſanctuaire. Le monde profane, toujours prêt à jetter du ridicule ſur la vertu, & une vertu qui a les dehors de la ſingularité, choiſit pour l'objet de ſes railleries Théreſe & ſes révélations, Théreſe & ſes extaſes. Le monde même dévot y joint les traits de ſa malignité, & ce ne ſont pas toujours les moins redoutables. On porte à ſon égard l'aveuglement & la fureur juſqu'à

dire qu'obſédée de l'eſprit infernal, elle a beſoin d'être ſoumiſe aux humiliantes cérémonies des exorciſmes ſacrés. Son état d'oraiſon eſt un ſujet de controverſe dans les écoles, un problême, un ſcandale. Les arbitres de ſa conſcience, dépoſitaires de ſes peines, les augmentent au lieu de les adoucir. Si quelques uns ſavent apprécier les dons divins, & répandent la lumiere dans ſon ame, combien qui y groſſiſſent les nuages, & ſeroient capables de la livrer au déſeſpoir! Pour obéir à ces guides aveugles, j'allois dire, barbares, il faudra que dès que l'opération céleſte commencera à ſe faire ſentir, elle y renonce; qu'entraînée par l'attrait intérieur, elle y réſiſte; que dans ces doux moments où ſon ame peut s'enivrer de ce que l'amour divin a de plus délicieux, elle ſe tienne en garde, ſe défende contre ſon bienfaiteur; & que ſans goûter aucunes conſolations divines ou humaines, qui lui ſont également interdites, condamnée à l'apathie la plus déſolante, elle ſoit réduite, ſi l'on peut parler de la ſorte, à tenir ſuſpendu entre le ciel & la terre le cœur le plus ſenſible qui fut jamais. Que dis-je? il faudra que ſous quelque forme que ſon Dieu lui apparoiſſe dans la priere, elle s'arme, pour l'éloigner, du ſigne victorieux de notre rédemption, de ce même ſigne employé pour conjurer les légions inferna-

les. Non, je ne crois pas que la conſtance d'aucun Confeſſeur de la foi ait été miſe à de ſi rudes épreuves. O tyrans, tandis que vos bourreaux déchiroient le corps des martyrs, votre rage au moins n'avoit aucune priſe ſur leur cœur, qui, en dépit de vos ſupplices, nageoit dans des torrents de joie! Il étoit réſervé à Théreſe de ſentir ſon ame tranſpercée d'un glaive de douleur, & d'endurer toutes les peines, de mériter toutes les palmes du martyre, ſans en goûter les conſolations. Quelle ſituation déſeſpérante! dans l'alternative de déſobéir au Seigneur ou à ſon Miniſtre, ajoutera-t-elle plus de foi au repréſentant de Dieu qu'à Dieu même? Oui. *Je ſais bien*, dit-elle, *que c'eſt Dieu qui me parle; mais je puis me tromper, & je ne ſaurois m'égarer en obéiſſant.*

Ainſi étoit-il néceſſaire que la vertu de Théreſe, pour devenir toujours plus pure & plus brillante, fût miſe & remiſe pluſieurs fois dans le creuſet, & que l'or de ſa charité fût dégagé de tout alliage impur par le feu purifiant des ſouffrances. Que de grandes leçons dans l'exemple de cette Sainte, pour vous, juſtes qui marchez dans le chemin de la croix! Vous dites qu'aſſiégés par les dégoûts, la priere ne vous offre que des ennuis, la vertu que des épines, la loi du Seigneur qu'un joug peſant, la manne qui tombe dans le

défert, que fadeur & ſatiété. Rentrez en vous-mêmes, & examinez ſérieuſement ſi l'amour-propre, que vous aviez mis ſur le bûcher le jour de votre conſécration ſolemnelle au Seigneur, vous ne l'avez pas fait renaître de ſes cendres. Hélas! n'arrive-t-il jamais qu'on vienne ſe reſſaiſir en détail de ce que l'on avoit donné tout à la fois; & reprendre en ſecret, ſur l'autel des holocauſtes, la meilleure part de la victime qu'on y avoit placée avec tant d'appareil? Dieu, ſuivant l'expreſſion des Livres Saints, eſt un feu dévorant qui abſorbe tout : ce feu ſacré, qui conſuma & détruiſit dans Théreſe tout ce qu'il y trouva de vicieux, de terreſtre, de trop humain, s'eſt-il ſignalé à votre égard par ces ſaints & merveilleux ravages? votre cœur ne releve-t-il que du Roi des Rois? n'aime-t-il rien autant & plus que Dieu? & n'eſt-ce pas peut-être ce Dieu jaloux qui, par la ſouſtraction des délices ſurnaturelles, ſe venge de vos fortes attaches à de petits intérêts, à de miſérables riens? Ces peines intérieures qui mettent votre patience à de grandes épreuves, que ſont-elles en comparaiſon d'un martyre de plus de vingt ans, tel que le ſouffrit Théreſe? qu'étoient cependant ſes infidélités en comparaiſon des vôtres? & que ſont vos actes de vertu, vos ſacrifices, rapprochés des ſiens? Armez-vous

donc de courage, juſtes affligés : ſi, malgré les répugnances & les ennuis qui vous y accompagnent, vous perſévérez dans la priere, tôt ou tard l'onction de la grace dilatera vos cœurs arides, & fera ſuccéder la lumiere & la joie aux ténebres & aux dégoûts. Telle eſt la conduite ordinaire de l'époux céleſte : il ne fuit & ne ſe cache, que pour irriter nos ſaints deſirs ; il ne paroît nous abandonner à nous-mêmes, que pour éprouver notre conſtance.

Du reſte, ce ſeroit une erreur groſſiere de confondre le mérite de la vertu avec ſes douceurs, Dieu avec ſes dons, & la fin avec les moyens. Sachez qu'on peut être Saint & grand Saint, ſans éprouver cette ſenſibilité d'amour divin, cette tendreſſe de dévotion, ce goût affectueux pour les biens du ciel ; goût, tendreſſe, ſenſibilité, qui ſont plutôt la récompenſe que l'exercice de la ferveur : le glaive de l'abnégation, la croix, les inſtruments ſanglants de la paſſion du Sauveur, voilà les préſents que Dieu fait aux ames grandes & fortes avec leſquelles il contracte une étroite alliance. Sachez enfin que la voie la plus abrégée & la plus sûre pour rendre méritoires les déſolations intérieures, ou pour en être délivré, c'eſt l'obéiſſance aux envoyés du Seigneur, chargés de vous intimer ſes ordres. Dans leurs déciſions,

(que je ſuppoſe toujours conformes à l'enſeignement de l'Egliſe) vinſſent-ils à contredire ce que vous appellez l'évidence, vinſſent-ils même à ſe tromper, leur erreur ne ſauroit vous être imputée : tandis qu'on riſque tout à n'avoir d'oracle & de juge que ſoi-même & ſes foibles lumieres ; à ne conſulter qu'une puſillanimité timide qui endort, qu'un zele aveugle qui égare, qu'une ferveur indiſcrete qui manque le but en allant au-delà, & paroît plus jalouſe de domter le corps par des auſtérités exceſſives, que de crucifier l'ame en triomphant des paſſions ; qu'une conſcience enfin ſcrupuleuſement timorée, qui s'exagere les devoirs & les chûtes, & voit en Dieu, moins un pere, qu'un tyran. Tel eſt le réſultat de l'utile morale que nous prêche Théreſe par des épreuves courageuſement ſouffertes, qui l'ont aſſociée à la gloire des martyrs. Mais quels ſont les titres qui lui aſſurent un rang diſtingué parmi les Docteurs de l'Egliſe ? C'eſt ce que nous allons examiner dans la ſeconde partie de ſon Eloge.

SECONDE PARTIE.

Ce n'eſt pas une ſingularité peu remarquable dans l'hiſtoire de Théreſe, que, ſans avoir été initiée dans les ſciences profanes ou ſacrées, elle devienne tout-à-coup un Ecrivain diſtingué, dont le

le nom puiſſe être mis à côté des noms les plus célebres, & qu'elle ſoit aſſociée à la gloire des Docteurs les plus révérés. Cette aſſertion vous étonne peut-être, C. A.; mais outre que ce titre de Docteur de l'Egliſe, qui n'a jamais été accordé à aucune autre perſonne de ſon ſexe, je ſuis autoriſé par deux grands Papes (*) à le donner à Théreſe, vous verrez bientôt vous-mêmes qu'il a été bien mérité par notre illuſtre Sainte, puiſqu'elle eut dans un degré éminent les lumieres & les vertus de ces grands hommes que l'Egliſe compte parmi ſes Peres & ſes Docteurs.

Pour vous en convaincre, liſez ſes écrits; (2) fouillez dans cette mine inépuiſable de richeſſes ſpirituelles; & vous ſerez ſurpris du fonds prodigieux de connoiſſances ſacrées qu'ils renferment; vous y verrez tracé le *chemin de la perfection* par un guide des plus sûrs & des plus habiles; vous y trouverez réuni tout ce qui peut conduire de l'oraiſon la plus ſimple à la contemplation la plus ſublime; tout ce que les graces extraordinaires dont le Seigneur comble ſes favoris, ont de divin; tout ce que la profeſſion religieuſe procure d'avantages & impoſe de devoirs; tout ce que l'art de gouverner les monaſteres, & la ma-

(*) Grégoire XV, & Urbain VIII.

niere de les visiter, exige de sagesse; tout ce que la foi, le zele, l'humilité, la pauvreté, l'obéissance, la mortification des sens, ont d'engageant dans les motifs, & de praticable dans la maniere. Quels portraits touchants de Jésus-Christ! quels tableaux imposants de la Divinité! quelle magnificence d'idées, quelle force quand il s'agit de peindre la Toute-Puissance, la sagesse, la providence, l'immensité, la paternité divine! C'est le pinceau énergique, c'est la touche fiere des Chrysostome, des Léon, des Cyprien. Comme elle sait varier ses tons, être sublime & simple, s'élever ou descendre, suivant le sujet qu'elle traite! comme elle est heureuse à saisir les rapports; à trouver, dans les diverses productions de la nature, des images, des sujets de comparaison, qui éclaircissent ce qu'il y a de plus obscur dans les connoissances surnaturelles! Son imagination fleurie & féconde donne du corps aux êtres les plus abstraits, les revêt de couleurs qui les rendent lumineux & palpables Il est vrai que ses expressions ne peuvent pas toujours atteindre à la hauteur de ses pensées. Pour expliquer ces merveilles inouies, ces opérations d'un ordre nouveau dont elle étoit le sujet; pour redire ces paroles mystérieuses que le Très-Haut lui fait entendre, & qu'il n'est pas permis à une bouche mortelle de prononcer, il auroit fallu créer

une langue nouvelle. Il eſt vrai auſſi que quelquefois Théreſe s'éleve ſi haut, que nos foibles yeux la perdent de vue, & ne peuvent pas la ſuivre dans ſon vol; mais ſi pour un temps elle ſe cache dans des nuages qui la dérobent à nos regards, c'eſt pour en ſortir, & ſe montrer enſuite avec plus d'éclat.

En liſant celui de ſes écrits (3) qu'on accuſe le plus d'arrêter, de fatiguer l'eſprit par des obſcurités myſtiques, l'on ſe ſent ému, touché, animé du deſir d'une perfection plus relevée; juſques dans cette nuit ſombre étincelent des vérités lumineuſes. *Ce château de l'ame* (puiſque dans cet ouvrage Théreſe a enveloppé ſes idées ſous d'ingénieux ſymboles, qu'il me ſoit permis, en l'indiquant, de prendre auſſi le ton allégorique), ce château de l'ame, qu'on apprécie ſans le connoître, qu'on appelle peut-être un édifice gothique, offre dans ſes irrégularités une architecture impoſante, qui découvre des beautés ſans nombre aux vrais connoiſſeurs, & fait admirer, à l'œil religieux, la main ſaintement hardie qui en poſa les fondements. Comme la maiſon du pere céleſte, il a diverſes demeures qu'il faut ſucceſſivement parcourir, dont chacune préſente d'utiles ſpectacles qui préparent à des ſpectacles plus intéreſſants; & c'eſt à la faveur de gradations ſyſtématiques & ſagement combinées, qu'on arrive enfin

au centre de cet édifice myſtérieux, où Dieu réſide comme dans ſon temple & dans un ciel nouveau. Parcourez donc, Chrétiens Auditeurs, les unes après les autres, ces demeures ſacrées; & vous verrez par vous-mêmes que rien n'eſt plus digne d'une ſainte curioſité; & que bien différent de ces palais ſuperbes, dont la vue ne fait qu'ajouter à notre infortune, en irritant nos deſirs, en faiſant mieux ſentir les privations forcées auxquelles le défaut d'opulence nous condamne ſi ſouvent, l'édifice ſpirituel dont Théreſe fut l'architecte ne peut que contribuer à la félicité, en rendant les hommes plus vertueux. *Pour peu*, diſoit le Chryſoſtome du ſiecle paſſé, *pour peu qu'on entre dans ce myſtérieux château dont elle nous a tracé le plan, on ſe trouve tout inveſti de ſplendeurs céleſtes; & l'on croit être dans ces demeures éternelles où regnent les Saints:* in ſplendoribus Sanctorum.

Parle-t-elle de la bonté, des miſéricordes du Seigneur? c'eſt alors que Théreſe eſt plus elle-même, plus ſéraphique que jamais: c'eſt alors ſurtout que l'inſtruction froide & monotone eſt animée par l'éloquence du ſentiment; que ſa tendreſſe pour Dieu s'exhale en prieres enflammées, en exclamations pathétiques, en élans ſublimes, par des éruptions ſpontanées qui ſortent de cette

fournaiſe de l'amour divin, dirai-je à propos ou hors de propos ? De là ces digreſſions fréquentes dans ſes écrits ; ces écarts, qu'un goût ſévere eſt tenté de lui reprocher, mais que la piété lui pardonne volontiers, & regarde comme un beau déſordre, puiſqu'elle ne s'interrompt ainſi dans ſa marche, ne s'éloigne de ſon ſujet, ne revient ſi ſouvent ſur l'éloge de l'oraiſon, que parceque ſon cœur, trop plein du Dieu qu'il adore, & comme ſurchargé d'un ſentiment qui s'échappe malgré elle, a beſoin de ſe répandre en effuſions touchantes, en tranſports affectueux. Ce Dieu, ſans la conſulter, s'eſt emparé tout-à-coup des puiſſances de ſon ame, lui a donné des lumieres nouvelles : eſt-il ſurprenant qu'elle cede à cette douce & forte impulſion ? falloit-il donc que, pour ſuivre le fil de ſes premieres idées, elle éloignât les penſées divines que lui ſuggéroit l'Eſprit Saint dans ces illuſtrations ſubites ? Ah ! les cœurs paſſionnés ne s'expriment pas avec tant d'ordre, de ſymmétrie & de préciſion. Théreſe eſt dominée, ſubjuguée par le ſentiment impérieux de l'amour divin, & elle s'y livre avec une ſorte d'abandon. J'oſe dire que ſi cet amour a une langue qui lui ſoit propre, il n'eſt point d'Auteur aſcétique qui l'ait parlée avec plus de ſuccès, & qu'elle peut en ce genre le diſputer à Auguſtin lui-même. Jamais,

ſi l'on excepte les écrits des Prophetes & des autres Auteurs divinement inſpirés, cet amour ne s'eſt exprimé avec un ſtyle plus brûlant. L'on voit bien que l'Eſprit-Saint dictoit, & que Théreſe écrivoit.

Jugez de l'enthouſiaſme ſacré dont elle étoit remplie, par ſa paraphaſe de l'Oraiſon Dominicale (4). Cette priere ſi courte & ſi belle, que nous répétons ſouvent ſans en comprendre le ſens divin, & qui laiſſe à des enfants ingrats toutes les glaces de l'indifférence pour le meilleur des peres, faiſons-la ſuivant la méthode de Théreſe : quel vaſte champ n'ouvrira-t-elle pas aux plus utiles méditations !

Jugez-en par ce qui nous reſte de ſes penſées ſur le Cantique de Salomon, où, ſous les idées allégoriques d'un amour profane, l'amour divin a caché les plus ſublimes myſteres. Par obéiſſance, le génie de Théreſe avoit eſſayé ſes forces ſur ce ſujet délicat ; & par obéiſſance, elle ſupprima ce fruit de ſa ſavante plume. Les fragments échappés à ſes efforts pour l'anéantir tout entier font regretter la totalité d'un ouvrage où nous aurions vu Théreſe lutter avec les plus habiles Commentateurs. Jugez-en, & par les *Exclamations de l'ame après la Communion*, & par cette *Gloſe* célebre (5) que la poëſie n'a pas dédaigné de naturaliſer en

notre langue, hymne que la Sainte appelloit une production de ſon amour, plutôt que de ſon eſprit, & où cette ame agoniſante, juſqu'au moment où elle verra ſon Dieu, répete avec des tons ſi variés & ſi touchants, qu'*elle meurt de regret de ne pouvoir mourir.*

Ne lui fuſſions-nous redevables que de ſes Lettres, quels ſervices eſſentiels n'auroit-elle pas rendus au monde chrétien ! Lettres auſſi utiles qu'agréables ; auſſi recommandables par le mérite du cœur, que par les graces de l'eſprit ; qui ſans avoir dans la traduction françoiſe ce ton original que leur donne la langue où elles ont été écrites, intéreſſent ſi fort par je ne ſais quelle naïveté piquante, qu'après les avoir lues & relues, on croit les lire pour la premiere fois : Lettres édifiantes & inſtructives, dont quelques-unes ſont des chefs-d'œuvre de ſpiritualité, des traités complets ſur l'oraiſon mentale & ſur la perfection religieuſe : Lettres d'une utilité univerſelle, où l'Auteur, ſur toute ſorte de ſujets, à toute ſorte de perſonnes, donne les conſeils les plus ſages, les mieux adaptés aux beſoins & aux circonſtances diverſes; parle aux habitants des cloîtres, en religieuſe conſommée dans la ſcience des Saints ; aux gens du monde, en femme inſtruite de leurs intérêts, de leurs affaires, de leurs uſages, des maneges de leur ambi-

tion, mais avec la décence & le ſtyle de ſon état; écrit aux Docteurs en ſavante, mais ſans morgue & ſans vanité, & la ſupériorité de ſes lumieres ne les humilie pas; avec reſpect, mais ſans flatterie, aux grands, aux courtiſans, & ils ſont tentés de croire qu'elle a reſpiré l'air de la Cour; avec le ton du ſentiment, mais ſans foibleſſe, à ſes proches, charmés de trouver, dans le zele d'une Sainte, l'affection d'une parente : Lettres qui décelent l'attachement aux vertus ſociales, où l'on ne peut, ſans la plus grande ſurpriſe, voir la rivale des Séraphins, après s'être élevée juſqu'au trône de la Divinité, deſcendre de la montagne ſainte, non, comme Moïſe, pour tonner, foudroyer, pour briſer les tables de la Loi, mais pour montrer que la loi Evangélique eſt compatible avec toutes les conditions; s'abaiſſer aux plus petits détails de la vie civile; épancher dans le cœur d'un frere chéri, dans le ſein de l'amitié, ſa belle ame, cette ame céleſte, qu'une douce teinte de ſenſibilité humaine ſemble rapprocher de la nôtre, pour conſoler notre foibleſſe; ſe dépouiller de ces dehors auſteres & rebutants qui, loin de faire des proſélytes & des admirateurs à la piété, groſſiſſent la foule de ſes ennemis & de ſes détracteurs : Lettres enfin où, ſelon la remarque d'un Commentateur judicieux (6), l'on apprend à ſpiritualiſer le com-

merce du monde, & à humaniſer la plus ſublime ſpiritualité.

Ah! je ne m'étonne plus que des hommes diſtingués par la naiſſance & par les dignités aient recours aux lumieres de Théreſe; qu'elle ſoit l'Ananie des Pauls, le Docteur des Docteurs en Iſraël; que du fond de ſon cloître elle forme à l'oraiſon de grands Prélats, qui ſemblent dépoſer à ſes pieds la houlette paſtorale, & la conſultent comme un oracle infaillible; que les arbitres eux-mêmes de ſa conſcience, de juges, de maîtres devenus diſciples, ne rougiſſent point de s'inſtruire à ſon école, & de lui dévoiler leurs plus intimes ſentiments. Tant a de force l'aſcendant que ſait prendre ſur les titres & ſur la ſcience purement humaine, la vertu éclairée par l'eſprit de Dieu!

Des ouvrages d'une utilité auſſi étendue n'aſſurent-ils pas un rang diſtingué parmi les Docteurs de l'Egliſe à Théreſe; à l'Apôtre de la vie intérieure, dont elle a recueilli toutes les maximes, & développé ſi bien les ſecrets & les illuſions? Car, ainſi que le Thabor avoit ſes pieges (*), la myſticité a les ſiens. Quelquefois la plus ſublime ſpiritualité ſe trouve à côté d'une morale infernale, & l'amour pour Dieu le plus déſinté-

(*) *Expanſum rete ſuper Thabor.* Oſée, c. 5.

reſſé n'eſt pas loin du Quiétiſme. Il falloit que le Ciel nous envoyât un guide sûr, qui, frayant, applaniſſant les voies myſtiques, posât les bornes, ſi aiſées à franchir, qui ſéparent le fanatiſme de la vérité. Théreſe a été ſuſcitée de Dieu pour l'accompliſſement de ce grand deſſein. Après avoir long-temps voyagé ſur un Océan fameux par ſes naufrages, il falloit qu'elle levât, pour ainſi dire, la carte de ces mers orageuſes; qu'il n'y eût point d'écueil qu'elle ne marquât; que ſes écrits fuſſent le phare qui éclairât les pilotes & les paſſagers : & voilà ce qu'a fait Théreſe. Aucun Docteur avant elle, pas même les Bernard & les Bonaventure, n'avoient embraſſé toute l'étendue, toute l'immenſité de la ſcience myſtique, & n'avoient creuſé ſi avant dans ſes profondeurs. Favoriſée plus que perſonne de graces extraordinaires, qui pouvoit mieux qu'elle nous apprendre à diſtinguer les inſpirations véritables, des révélations fauſſes & ſuſpectes? Dès que Théreſe voit des ames prétendues céleſtes s'enorgueillir au lieu de s'humilier; ſe révolter contre l'Egliſe, rejetter ſes oracles, mépriſer ſes foudres, au lieu de ſe proſterner devant ſes déciſions; reculer dans les routes de la perfection, au lieu d'y faire de nouveaux progrès, au lieu de montrer ces accroiſſements de vertu qui doivent accompagner les dons extraordinaires du

Ciel; elle a droit de ne reconnoître dans ces illuminés, que des visionnaires ; & dans les faveurs singulieres dont ils se disent honorés, que les opérations de l'esprit de mensonge. Par-tout Théreſe dit anathême à ces faux contemplatifs qui, dédaignant de méditer sur les mysteres de la passion & de la mort du Sauveur, sujets, selon eux, d'une oraison trop vulgaire, ne veulent porter, fixer leurs regards que sur la Divinité dégagée de tout voile, de toute image sensible. Par-tout elle cherche à précautionner contre les dangers de l'illusion le sexe dévot, souvent la dupe d'un cœur trop tendre, ou le jouet d'une imagination trop vive. Par-tout elle paroît l'agent principal, choisi par la Providence pour donner une impulsion nouvelle au monde chrétien ; pour ranimer le goût de l'Oraison mentale, trop refroidi avant cette époque ; pour encourager à la perfection la plus élevée ces ames lâches & pareſseuses dont la vertu, se traînant dans une aviliſſante médiocrité, redoutoit les efforts généreux, & craignoit d'aspirer aux plus brillantes couronnes. Mais provoqués par cette aigle mystérieuse, laquelle étendant ses ailes sur ses petits leur apprend, les excite à franchir l'empire des airs, (*) : à sa suite je vois

(*) *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, &c.* Deut. 32.

prendre l'eſſor à une infinité de contemplatifs de tout rang, de tout état, qui, ſans l'exemple & les leçons de Théreſe, auroient peut-être rampé honteuſement avec le vil inſecte caché ſous l'herbe. Cette heureuſe révolution, qui fut comme le réveil de la haute piété, qui dans le cloître & dans le monde enfanta des milliers d'héroïnes chrétiennes & de juſtes vivant de la foi, c'eſt à Théreſe, en grande partie, que l'Egliſe en eſt redevable.

Liſez donc ſes Ecrits, Chrétiens Auditeurs, avec une ſainte avidité; & en les liſant, ne craignez pas de puiſer dans des ſources fangeuſes ou empoiſonnées. Leur Auteur peut dire avec le Sage: Rien que de vrai dans mes paroles, que de ſaint & de pur dans mes maximes (*). Théreſe, en effet, dans les ſentiers difficiles & ténébreux de la ſpiritualité, n'a jamais fait un faux pas. Le tribunal ſi odieux à quelques nations, même depuis qu'il paroît avoir éteint ſes bûchers, mais ſi révéré dans l'Eſpagne, & toujours ſi redoutable à l'erreur, diſcute avec la plus grande ſévérité les Ecrits de Théreſe; & il n'y trouve rien qui mérite ſa cenſure & ſes anathêmes. Plaçons-nous à ce moment critique où le livre *des Maximes des Saints* (7)

(*) *Juſti ſunt omnes ſermones mei; non eſt in eis pravum quid neque perverſum.* Prov. c. 8, v. 8.

avoit mis aux priſes les deux plus grands Prélats de l'Egliſe Gallicane; génies rares, génies uniques; tous deux célebres par des ouvrages immortels, l'orgueil de notre Littérature, & la gloire du plus beau ſiecle de la Monarchie : mais, s'il m'eſt permis de les comparer relativement au point de doctrine qu'il falloit alors diſcuter, l'un paroiſſoit plus verſé dans la ſcience Dogmatique, plus exercé à manier les armes fatales à l'erreur; l'autre, plus familiariſé avec les Auteurs aſcétiques, & plus ſavant dans la Théologie myſtique. Celui-là, d'une trempe de caractere moins ſuſceptible peut-être de ſenſibilité, étoit par-là même plus porté à croire que, juſques dans l'exercice de l'amour divin, il peut y avoir des excès condamnables : celui-ci, raiſonnant moins d'après ſon eſprit que d'après ſon cœur, un des plus beaux, des plus tendres & des plus pieux qui furent jamais, ſembloit plus diſpoſé à penſer qu'on ne ſauroit aimer Dieu d'un amour trop pur, trop déſintéreſſé. Le monde catholique attend avec impatience l'iſſue de ce grand combat. Eh bien! dans ces célebres controverſes où les Précepteurs des Rois & des peuples épuiſerent toutes les reſſources du ſavoir, toutes les forces du raiſonnement, toutes les ſubtilités de l'eſprit diſſertateur, les écrits de Théreſe ſont une des principales ſources où ils cherchent la lumiere : *Boſſuet*

& *Fénelon* en appellent à ſon tribunal. Ces deux athletes, ſi oppoſés dans leurs opinions, s'accordent dans l'eſtime qu'ils ont pour ſes ſentiments : chacun, jaloux de la mettre dans ſes intérêts, veut l'attirer à ſon parti, & croit, ayant Théreſe pour ſoi, avoir pour ſoi la vérité & la victoire.

Ces grands hommes étoient donc bien éloignés de penſer ſur cette illuſtre Sainte comme les Philoſophes du ſiecle, de la taxer de fanatiſme & d'enthouſiaſme, & de regarder, comme un tiſſu d'abſurdités, des écrits où elle fait l'hiſtoire des dons extraordinaires qui lui ont été prodigués. Qu'offrent-ils, en effet, ces dons ſinguliers (8), qu'un Sage, s'il eſt chrétien, doive rougir de croire? Le bras du Seigneur a-t-il perdu ſa force? & la bonté de l'Être des êtres ſeroit-elle épuiſée? pourquoi la nouvelle alliance n'auroit-elle pas, comme l'ancienne, ſes hommes privilégiés & ſes Prophetes? L'eſprit de prophétie n'eſt-il plus le témoignage toujours ſubſiſtant qui doit être rendu à J. C. dans tous les ſiecles? (*) Pourquoi ce commerce plus marqué du ciel avec la terre, en faveur duquel tout l'ancien Teſtament dépoſe, & que l'hiſtoire de l'Egliſe atteſte avoir été ſi fréquent dans ſes premieres époques, auroit-il ceſſé

(*) Apoc. c. 19.

dans ces derniers temps? ſeroit-ce parcequ'ils en ſont plus indignes? Et c'eſt parceque l'impiété veut exiler Dieu de l'univers, qu'il doit s'y montrer plus ſenſiblement par des œuvres miraculeuſes!... Pour moi, après avoir vu ce Dieu bon ſe revêtir de notre humanité, s'aſſeoir à la table d'un Phariſien, converſer avec une Samaritaine, ſi fameuſe par ſes déſordres, avec cette autre femme la pécheresſe & le ſcandale de ſa cité; j'apprends ſans ſurpriſe qu'il a daigné admettre à une ſorte de familiarité, qu'il a élevé juſqu'à lui des ames auſſi pures, auſſi dignes que Théreſe de ces ſublimes communications. Les viſions, les révélations, les extatiques tranſports ſont, dites-vous, auſſi impoſſibles à croire qu'à prouver! Mais cette intervention extraordinaire de la Divinité, qui ſans l'entremiſe des ſens agit ſur l'ame pour l'éclairer, pour lui révéler quelque vérité importante, qu'a-t-elle donc de contraire aux attributs de Dieu, à ſa puiſſance, à ſa ſageſſe? Quoi! des ſpéculations métaphyſiques ſur ce que les ſciences ont de plus épineux dans leur étude, peuvent aſſez fortement appliquer l'eſprit pour ſuſpendre, arrêter l'action des ſens; & des méditations profondes ſur des objets religieux ne le pourront pas! & la beauté divine enviſagée dans le ſilence de la priere avec tous ſes charmes, avec l'appareil impoſant de ſes

perfections, ne pourra pas abſorber l'ame & la ravir !

D'ailleurs la dépoſition de Théreſe ſur les faveurs qu'elle a reçues a tous les caracteres du vrai. Quelle ſimplicité dans ſon récit! *Quelle naïveté*, dit Fénelon, *quand elle raconte les faits! ce n'eſt pas une hiſtoire; c'eſt un tableau... Rien ne l'étonne. Elle parle auſſi familièrement des plus hautes révélations que des choſes les plus communes.* Dans le détail humiliant de ſes fautes où elle entre ſi ſouvent, je trouve de quoi me raſſurer ſur les graces étonnantes qu'elle ne peut s'empêcher de révéler. Une ame ſi ſainte & ſi franche auroit-elle porté l'orgueil & l'impoſture juſqu'à ſuppoſer des opérations divines qu'elle n'auroit pas éprouvées ? Il eſt donc évident qu'elle n'a pu vouloir nous tromper dans ſa dépoſition; & il ne l'eſt pas moins qu'elle n'a pu être trompée. Non, ce n'eſt point ici une de ces fauſſes illuminées, un de ces eſprits foibles, qui avec peu de lumieres, un grand fonds d'amour-propre, une imagination trop ardente, ſont toujours diſpoſés à prendre le fantôme pour la réalité, & à ſe courber devant une erreur qui les flatte. Théreſe, qu'on a appellée la premiere femme de ſon ſiecle; Théreſe, d'un jugement exquis, d'une trempe d'eſprit des plus ſolides; qu'un Gouvernement plein de ſageſſe annonce

nonce comme une tête ſupérieurement organiſée ; Théreſe, qui avoit eu des rapports fréquents avec le monde, & ce grand monde, auprès duquel l'on apprend bien plus à devenir pyrrhonien qu'à être trop crédule ; Théreſe, qui, pleine de défiance de ſes lumieres, ne ceſſoit d'invoquer ſur ſon état extraordinaire celles des Docteurs les plus habiles & les moins ſuſceptibles de crédulité, ſe montre-t-elle avec le caractere flétriſſant de viſionnaire ? Non. Les prodiges qu'elle atteſte, fuſſent-ils encore plus étonnants, ſont inconteſtables au tribunal même de la Sageſſe humaine. Car enfin quels autres motifs de crédibilité ces dons ſinguliers devroient-ils réunir pour obtenir l'aſſentiment de l'eſprit ? ſouhaiteroit-on qu'ils fuſſent liés à des miracles qui en garantiſſent la certitude ? Eh bien ! je pourrois vous dire que le livre de l'avenir, ſcellé pour toute intelligence qui n'eſt pas ſurnaturellement éclairée, a été ouvert pour Théreſe, & qu'elle y a lu des événements futurs dont la connoiſſance miraculeuſe ne pouvoit venir que d'en haut. Voudriez-vous que ces faveurs étonnantes euſſent enfanté de grandes vertus ? C'eſt l'effet qu'elles produiſirent dans Théreſe : elle ne fut jamais plus détachée d'elle-même, plus humble, que depuis que l'Homme-Dieu lui eut marqué plus de prédilection : l'époque de ces dons ex-

traordinaires fut l'époque de ſa grande ferveur. Exigez-vous enfin que ces graces inſignes ſoutiennent les regards éclairés d'une critique ſaine & impartiale? Eh bien! examinées, diſcutées par tout ce que l'Eſpagne avoit alors de Saints & de Docteurs, elles ont eu le ſuffrage, je ne dis pas ſeulement d'un Pierre d'Alcantara, d'un François de Borgia, d'un Alvarez, d'un Jean d'Avila, noms célebres conſignés dans les faſtes de la ſpiritualité; mais encore d'un Bannez & de pluſieurs autres membres des ſociétés les plus ſavantes, dont quelques uns même avoient affiché ſur ces ſortes de graces une incrédulité décidée. Le Tribunal d'une inquiſition ſi ſévere ſur l'erreur les approuve; & l'Egliſe, ſans les préſenter comme un objet de foi, ne les a-t-elle pas munies du ſceau de ſon approbation, en canoniſant la perſonne & la doctrine de Théreſe, qu'elle appelle une doctrine *céleſte?* Et ſans doute il y a eu de faux miracles, des révélations imaginaires, de pieux impoſteurs, des menſonges ſacrés; & voilà pourquoi, ſuivant le conſeil de l'Apôtre Saint Jean, il faut s'aſſurer, par les plus ſérieuſes épreuves, ſi les opérations qu'on dit miraculeuſes, viennent de Dieu (*). Mais lorſque les plus preſſants motifs nous enga-

(*) *Probate ſpiritus ſi ex deo ſint.* St. Jean, ch. 14.

gent à croire, il y a autant de témérité & de foiblesse d'esprit à ne croire pas, qu'il y en auroit à tout admettre, lorsque ce qu'on propose à notre croyance, dépouillé des caracteres de la vérité, ne commande pas la conviction.

Cette apologie, qu'un orateur plus éloquent auroit rendue victorieuse, sinon de l'orgueil de l'esprit fort, résolu de ne rien admettre qui tienne à l'ordre surnaturel, du moins des préjugés de certains fideles trop prévenus contre les dons du ciel extraordinaires, terminons-la par une réflexion décisive : quand même ces faveurs dont Théreſe fut comblée seroient aussi suspectes qu'elles sont inconteſtables, sa doctrine sur divers autres objets religieux, plus importants encore, en seroit-elle moins propre à nourrir la piété ? Ses écrits, qui, comme les ouvrages des grands maîtres, ont été jugés assez intéressants pour être reproduits sous diverses formes & dans presque toutes les langues, pour que des auteurs zélés en aient extrait la substance, & présenté l'*esprit* dans des abrégés lumineux, où le feu divin de ses sentiments, concentré dans un moindre espace, occasionne une plus forte explosion sur le cœur ; ses écrits, que l'Espagne, par l'ordre de ses Rois, a placés avec honneur dans leur bibliotheque, à côté des manuscrits originaux d'Augustin & de Chrysostome;

ſes écrits, que l'Egliſe regarda toujours comme une portion précieuſe de ſon tréſor ſpirituel, n'aſſurent-ils pas à Théreſe un rang diſtingué parmi ſes Docteurs ?

Mais pour avoir des droits plus légitimes à ce titre glorieux, il falloit encore qu'elle nous montrât dans ſa vie toute ſainte la ſublimité & la pureté de ſa doctrine réduites en action : car, vous le ſavez, C. A., les vertus n'entrent pas moins que les lumieres dans l'idée qu'on ſe forme d'un Pere de l'Egliſe. La ſainteté des Miniſtres qui expliquent ou annoncent les oracles divins, eſt ordinairement pour les peuples le motif de crédibilité le plus perſuaſif. Interpretes, Docteurs, Prédicateurs de la Loi, vous tous qui êtes aſſis ſur la chaire de J. C. pour évangéliſer Sion, voulez-vous que votre miniſtere ne ſoit pas ſtérile ? Ayez des vertus : que le zele ſur-tout & l'humilité ſoient aſſociés à la ſcience. Dès que le zele eſt éteint, la vérité captive n'a point d'organes qui oſent la produire au grand jour, de défenſeurs qui s'étudient à ſéparer le bon grain, de l'ivraie : les ouailles n'ont plus que des guides mercénaires, & les paſteurs ſont des idoles (*). Et que deviendroit l'héritage du Seigneur, ſi l'indifférence pour les choſes ſaintes, la grande héréſie du ſiecle, plaie plus funeſte à la religion que toutes les héréſies, ſe

(*) *O paſtor & idolum.* Zach. ch. XI, v. 17.

communiquoit à ceux-mêmes qui doivent la combattre dans les autres; &, ſi par un abus de langage trop ordinaire, on venoit à confondre la tolérance avec la ſageſſe, & le zele avec l'eſprit de ſecte & de fanatiſme? D'une autre part, dès que l'humble docilité ne réduit pas les ſavants à une ſorte d'enfance ſpirituelle; dans l'ivreſſe de leur orgueil, ils préferent leurs opinions iſolées, leurs folles conceptions, des rêves ſyſtématiques, à l'enſeignement univerſel. De là, les erreurs & les ſchiſmes, la chûte de ces génies rayonnants de lumiere, qu'on voit, comme le premier des Anges, précipités du haut des cieux (*). Or quel Docteur donna jamais plus de preuves de zele & d'humilité que Théreſe?

Zele de Théreſe, qui ſe propoſe pour premier objet ſa perfection perſonnelle, & ne travaille à réformer les autres qu'après avoir porté la réforme dans ſon propre cœur : zele qui, peu content de lui faire éviter les grandes chûtes, arme ſa vigilance contre les plus petites infidélités; & par un vœu, le plus ſublime effort de l'héroïſme chrétien, le déſeſpoir de la ferveur des Saints eux-mêmes, plus portés à admirer, que tentés d'imi-

(*) *Videbam Satanam ſicut fulgur de cœlo cadentem.* Luc, ch. 10.

ter un tel prodige de courage, la détermine à s'impoſer l'obligation étroite d'aſpirer toujours à ce qu'elle jugera être le plus parfait, & de l'exécuter. Mais pouvoit-elle brûler d'amour pour Dieu, ſans être embraſée du deſir de le faire glorifier? Pénétrée de la plus amere douleur à la vue des progrès effrayants du luthéraniſme, elle auroit donné mille vies, pour arracher à cette ſecte la moindre de ſes conquêtes. Que m'importe, diſoit-elle, quand juſqu'au jour où Dieu jugera le monde je demeurerois dans le lieu de ſouffrances deſtiné à purifier les juſtes de leurs ſouillures, ſi le ſalut d'une ſeule ame devenoit le fruit de mes prieres! Sentez-vous, Chrétiens Auditeurs, tout ce qué ce ſentiment a de ſublime & de généreux? Son zele pour la gloire de la religion s'alarmoit de tous ſes périls, ſouffroit de tous ſes maux, triomphoit de toutes ſes victoires. Théreſe a le cœur d'un Paul, d'un Xavier. Du fond de ſa cellule, ſes yeux meſurent la terre. Bien différente de ces ames retrécies dont les regards ne s'étendent pas au-delà du réduit étroit où elles ſont renfermées, Théreſe eſt née pour les hautes entrepriſes; les vaſtes projets ſont au niveau de ſon génie; & quand il s'agira de faire de grandes choſes, les objets minutieux, les petites vues, les ſcrupules de la puſillanimité, l'eſpoir de ſuccès ſubalternes, ne

pourront l'arrêter dans ſa marche, ni la détourner de ſon but. Ah! ſi ſon état & ſon ſexe lui permettoient de ſatisfaire le zele brûlant qui la dévore, quels prodiges ne ſignaleroient pas ſon ardeur! Son apoſtolat, auſſi étendu que l'univers, ſe ſeroit exercé par tous les moyens qui peuvent accroître & féconder le champ du pere de famille. Du haut de la tribune ſainte, ſon éloquence eût tonné contre les vices & les erreurs. Par ſes ſoins, que de malades ſeroient deſcendus dans la piſcine ſalutaire! que de plaies ſanglantes, lavées & guéries! Combien elle envioit vos fonctions auguſtes, miniſtres du Seigneur, qui peut-être n'en ſentez pas tout le prix, & laiſſez ſans uſage, dans vos mains oiſives, les clefs du royaume des Cieux! Que ne peut-elle partager ce miniſtere de paix & de ſalut, arracher des dépouilles à l'héréſie, ramener au bercail des brebis égarées? Que ne peut-elle voler au-delà des mers, ſuivre à la trace de leur ſang ces apôtres infatigables qui commençoient à conquérir à J. C. des mondes nouveaux; chercher comme eux dans l'épaiſſeur des forêts, à travers les ſables brûlants, les neiges & les glaces, des ſauvages à convertir? Que ne peut-elle ſur-tout faire entendre ſa voix aux grands du monde, qui, par l'étendue de leur pouvoir, ont tant d'influence ſur les maux & les ſuccès de l'Egliſe, & ſont tou-

jours la *ruine ou la réſurrection de pluſieurs?* Avec l'intrépidité de Jean-Baptiſte devant Hérode, des Paul devant les Feſtus, les Félix, les Agrippa, elle eût fait parvenir juſqu'au pied des trônes la vérité, que l'adulation & l'intrigue en écartent ſi ſouvent; & touchés de ſes modeſtes & inſinuantes leçons, les Rois de la terre auroient appris à voir ſur leur tête un maître plus grand qu'eux, le Seigneur des Seigneurs.

Tels étoient les vœux de ſon cœur, vœux, hélas! impuiſſants, & qu'elle ne ſauroit réaliſer. Mais, s'il eſt des moyens de contribuer à la gloire de la religion interdits à ſon zele, Théreſe y ſupplée par tous ceux qui ſont en ſon pouvoir. Dans la ſuite elle n'introduira au Carmel une obſervance ſi étroite, que pour dédommager le Seigneur, par des milliers de victimes, des conquêtes que le fanatiſme de Calvin lui enlevoit dans nos contrées (9). Quel ſpectacle! elle y voit l'héréſie, qui, fiere de ſes progrès & méditant de nouveaux attentats, ſous le nom ſpécieux de réforme, favoriſe le plus affreux relâchement; proſcrit ce que la pénitence, le célibat, le culte extérieur, les ſacrements ont de plus ſaint: l'héréſie, qui, eſcortée d'un eſſaim de faux prophetes, entraîne dans la révolte contre l'Egliſe les Pontifes & les Princes, les Lévites, & les vierges chrétiennes; préſente aux peuples ſé-

duits la coupe empoiſonnée & enivrante des nouveautés ſacrileges ; & qui le fer à la main, parcourant, enſanglantant nos villes déſolées, éleve, ſur les débris des temples & des monaſteres détruits, un coloſſe effrayant, prêt à renverſer le trône de Clovis avec l'autel de la Vérité catholique. A la vue des triomphes de l'orgueilleuſe Samarie & de ces ſcenes d'horreur, ô France, alors ſi malheureuſe ! Théreſe gémit ſur tes triſtes deſtinées; elle pleure ſur toi, comme Jéſus-Chriſt pleuroit autrefois ſur Jéruſalem! Tes malheurs préſents & futurs excitent ſes gémiſſements : & c'eſt pour appaiſer la colere divine, pour oppoſer de pieux excès de pénitence, aux excès du déſordre dont notre patrie étoit le théâtre, qu'elle établira ſon effrayante réforme. François! feriez-vous aſſez ingrats pour oublier un dévouement ſi généreux? pourriez-vous ne pas bénir à jamais la mémoire d'une réformatrice ſi zélée pour vos intérêts ; & ceſſer de chérir, de protéger un Ordre qui n'eſt ſi religieux & ſi auſtere, que parceque vos peres étoient aveuglés par l'erreur & malheureux ?

Le feu divin qui embraſe ſon ame, Théreſe le verſe dans le cœur de ſes filles : prêchons par nos actions, leur dira-t-elle, s'il nous eſt défendu de prêcher par nos paroles. L'apoſtolat de nos vertus, l'éloquence de nos exemples, voilà ce que

Dieu & le monde attendent de notre zele. Si vos prieres & l'auſtérité de votre vie n'ont pas pour objet l'extirpation des erreurs & les progrès de la foi; apoſtats du Carmel, vous manquez à votre vocation, & vous n'en rempliſſez pas la fin. Quoi! la Chrétienté eſt déſolée; l'enfer fait tous ſes efforts pour renverſer le royaume de J. C.; & nous irions traiter avec Dieu des affaires du ſiecle, & peut-être intéreſſer le Ciel aux projets coupables de l'ambition & de la cupidité! Ce que nous devons demander au Tout-Puiſſant, ſur-tout dans ces moments critiques, c'eſt qu'il donne à ſon Egliſe des Paſteurs zélés, des Docteurs habiles à combattre les combats du Seigneur, des Prédicateurs dont la ſainteté ſoit en grande partie l'éloquence, qui, par les conſeils inſidieux d'une fauſſe ſageſſe, ne retiennent pas la vérité dans les fers; des Prêtres, en un mot, qui honorent le ſacerdoce par la pureté de leurs mœurs, & ne laiſſent point voir dans les fonctions du miniſtre les foibleſſes de l'homme.

Ainſi parloit Théreſe, mais avec ce ton de ſimplicité ſublime, cet air perſuaſif de vérité & de conviction, que les plus habiles orateurs avec toute la pompe du ſtyle ne ſauroient efficacement contrefaire. A ce langage, vous reconnoiſſez ſans doute le zele d'un des plus ſaints Docteurs de

l'Egliſe, d'une ame vivement affectée des beſoins de cette mere commune des Fideles, & qui ſe voue toute entiere à ſes plus chers intérêts.

Tant de ſavoir & de réputation, un concert ſi frappant de qualités brillantes & eſtimables, tant de titres à la gloire & de tentations pour la vanité, ne nuiront-ils pas à cette belle vertu ſans laquelle toutes les autres diſparoiſſent & ſe changent en vices? A l'exemple d'un Tertullien, d'un Origene, & de je ne ſais combien d'eſprits ſuperbes, Théreſe après avoir été long-temps l'apôtre de la vérité, finira-t-elle par s'en déclarer l'adverſaire? Loin de mon héroïne le ſoupçon d'une pareille apoſtaſie! Si par ſes lumieres elle fut un Pere de l'Egliſe, elle n'en ſera pas moins un des enfants les plus dociles par ſon humilité.

Pour montrer juſqu'à quel point elle fut humble, je pourrois dire que l'éloge de cette vertu eſt conſigné dans preſque toutes les pages de ſes écrits; mais on ſait que le panégyrique de l'humilité eſt quelquefois dans la bouche de l'orgueil. Le langage de la conduite n'eſt pas ſuſpect; & c'eſt par les ſentiments de notre Sainte qu'il faut juger de ſes paroles; & par ſes actions, qu'il convient d'apprécier ſes ſentiments. Quelle vénération religieuſepour les miniſtres du Seigneur, pour tout ce qui lui repréſente l'Egliſe! quelle obéiſ-

ſance aveugle aux guides de ſa conſcience ! Ne croyez pas qu'on ſoit redevable de ſes ouvrages à la manie de devenir auteur, à cette ſoif de la célébrité, qui dans tous les ſiecles a tourmenté quelques perſonnes d'un ſexe que le reſpect des bienſéances condamne à redouter, à fuir le grand jour; & qui paroît plus fait pour édifier par le ſpectacle des vertus paiſibles & domeſtiques, que pour ſe produire publiquement ſur le théâtre du ſavoir, & s'ériger en précepteur du genre humain. Ah! combien Thérefe regrettoit les heures de ſes journées où, forcée de quitter le fuſeau de la femme forte pour prendre la plume de l'écrivain (10), elle conſacroit aux fonctions de l'eſprit un temps qu'elle auroit voulu employer à des travaux manuels ! c'eſt par obéiſſance qu'elle compoſe l'hiſtoire de ſa vie. Il eſt vrai que cette ame privilégiée y révele au monde étonné les graces ſingulieres dont le Ciel l'a favoriſée; mais taire & méconnoître les dons de Dieu, c'eſt ingratitude bien plus qu'humilité : cette vertu conſiſte à les faire remonter à leur ſource, la toute-puiſſance du Seigneur; & tel eſt l'uſage que faiſoit Thérefe des faveurs divines dont elle étoit comblée. Ses ſentiments humbles, comme je l'ai déja obſervé, croiſſoient en raiſon du nombre infini & de la ſingularité de ces faveurs : plus elles

ſont au-deſſus de la ſphere de l'humanité; plus elle voit dans les traits redoublés de la magnificence divine à ſon égard, cette main créatrice qui a travaillé ſur le néant. Dans le tableau de ſa vie, Théreſe fait l'hiſtoire des graces extraordinaires qui en ſont le tiſſu; mais ſi l'obéiſſance n'avoit contrarié ſon humilité, elle eût plus volontiers immortaliſé ſes révoltes contre le Seigneur, que les dons qu'elle en avoit reçus. Lors même qu'élevée au plus haut des Cieux, la Majeſté Divine ſe montre à ſes yeux dans toute ſa gloire, elle ne perd point de vue l'enfer qu'elle a mérité par ſes infidélités. Théreſe parle d'elle-même, & il le falloit bien. Mais reconnoiſſez-vous dans ſon ſtyle ces accents de la vanité, ce ton de l'amour-propre, cette affectation à dénaturer les faits, à groſſir, enfler de petits ſuccès, à faire valoir des talents, des vertus médiocres; en un mot, ce puérile égoïſme qui perce & ſe décele dans le récit de preſque tous les hiſtoriens de leurs propres actions? Dans ce que notre Sainte dit d'elle-même, nulle marque de vaine complaiſance: loin de flatter ſon portrait, elle ſe peint par le côté le moins favorable; & malgré les entraves miſes à ſa modeſtie, il ne tient pas à elle que, dans le tableau de ſa vie, la lumiere des belles actions & des prodiges ne ſoit effacée par les ombres des imperfections. Elle ne

regarde comme lui appartenant dans ſes écrits ; que ce qui peut s'y être gliſſé de défectueux. Tout le reſte lui eſt totalement étranger. Je ne fais, dit-elle, que dire & redire les mêmes choſes, *ſemblable à ces oiſeaux à qui l'on apprend à parler, & qui ne ſachant que ce qu'on leur montre, répetent toujours les mêmes mots.* A l'entendre, toute ſa vie s'eſt paſſée en bons deſirs, ſans que ſes actions y aient répondu. Si elle ne s'eſt pas mal expliquée en écrivant ſur les vertus, c'eſt qu'elle apprit à les connoître, en tombant dans les vices contraires. Si des langues méchantes font déborder ſur elle un torrent d'injures, d'invectives, d'accuſations atroces ; loin de s'indigner, Théreſe ſourit, & proteſte qu'il n'y a pas de concert plus agréable à ſes oreilles, que de pareilles clameurs ; qu'en lui donnant les qualifications les plus odieuſes, on rend juſtice à la vérité. Grande ame, n'eſt-ce pas aſſez que le préjugé, la fauſſe ſcience, l'envie dans leur déchaînement s'efforcent de flétrir votre réputation ? faut-il que, complice des ennemis de votre gloire, vous ſoyez plus empreſſée qu'eux à calomnier votre vertu ?

Voilà quelques traits de l'humilité de Théreſe. En voulez-vous de plus éclatants ? Comparons ſon peu d'attachement aux productions de ſa plume, avec cette idolâtrie qu'ont preſque tous les auteurs

pour les enfants de leur esprit, pour les systêmes qu'ils ont inventés ou adoptés. *Retranchez, effacez, corrigez*, dit-elle aux censeurs de ses écrits: malheur à moi s'il m'étoit échappé une assertion qui ne fût pas conforme à la saine doctrine! Qu'ils parlent, qu'ils ordonnent, les juges de la foi; & aussitôt, par un sacrifice d'autant plus généreux qu'il est plus rare, elle se condamnera au silence; & tous ses ouvrages seront livrés aux flammes (11), dévoués à un éternel oubli; & foulant aux pieds la gloire contemporaine, ainsi que les suffrages de la postérité, son siecle ni les âges suivants ne sauront rien de tout ce que le Seigneur a fait de grand pour elle. Rapprochons son humble respect pour les oracles de l'Eglise, de l'indocilité superbe de ces demi-savants ou savantes qui, fiers de connoissances superficielles, dédaignent les dogmes de la foi antique, universelle; & déserteurs du camp d'Israel, vont se ranger sous les drapeaux de la philosophie, ou de quelque secte accréditée. Thérese étoit distinguée par la supériorité de son esprit, & célebre par une sainteté peu commune, par sa qualité de réformatrice du Carmel. Thérese vivoit dans un siecle où l'héresie, cachée sous le manteau de la réforme, à la faveur des dehors d'une édifiante austérité, faisoit de rapides progrès & en imposoit à la piété elle-même. Il ne tenoit qu'à notre Sainte

de jouer le plus grand rôle dans un parti qui l'eût regardée & proclamée comme ſon héroïne. Mais au milieu des pieges ſemés ſur ſes pas par le fanatiſme, l'humilité eſt la ſauve-garde de ſa foi ; & dans les derniers moments de ſa vie, une de ſes grandes conſolations ſera de renouveller cet hommage de docilité, & de s'écrier : *Enfin, Seigneur, je ſuis fille de l'Egliſe.*

Et c'eſt l'humilité des ſentiments de Théreſe ; c'eſt l'héroïſme de ſa foi, de ſon zele, de ſon amour pour Dieu & de ſes autres vertus, qui doit exciter l'ambition des ames ferventes, plutôt que les faveurs ſingulieres dont le Ciel l'avoit gratifiée (*). Oui, Chrét. Auditeurs, ſes vertus, voilà ſes vrais titres à l'admiration publique, puiſqu'elles peuvent être autant d'objets à notre imitation ; amour des ſouffrances, qui, inſatiable au milieu de tous les genres de martyre, la rendit autant paſſionnée pour les croix, qu'on l'eſt ordinairement pour les plaiſirs. Jouir, jouir, & s'immortaliſer ſur la terre, s'il étoit poſſible, pour jouir encore, pour jouir toujours, telle eſt la maxime favorite de tous les âges & de tous les états ; tel eſt le cri du ſiecle dans ces moments d'effervescence pour les paſſions : ne

(*) *Æmulamini autem chariſmata meliora.* Ad Cor. ch. 12.

trouver

trouver la vie ſupportable que par les amertumes de la tribulation, borner ſes deſirs à la plus effrayante alternative, en un mot, ſouffrir ou mourir, c'eſt la deviſe de Théreſe. Attrait comme invincible pour la pénitence, qui l'engagea toujours à traiter ſon corps en ennemi, à le punir comme un coupable; & ſur lequel, ſans que le Ciel y contribuât par des miracles, la mortification chrétienne imprima les ſtigmates ſacrés & vénérables du Seigneur Jéſus. Confiance ferme & inébranlable, qui au plus fort de l'orage ne craint rien, parcequ'elle ſe repoſe ſur Dieu; & qui, rivale de la foi du pere des croyants, eſpere contre toute eſpérance. Pureté des anges dans un corps mortel, où les ſens aſſujettis ne ſont pas même tentés de ſe révolter..... J'abrege : pour le tableau de ſes vertus, un diſcours entier ne ſuffiroit pas; & je dois me ſouvenir qu'après avoir repréſenté Théreſe aſſociée à la gloire des Martyrs & des Docteurs de l'Egliſe, il me reſte à vous montrer en elle cette réformatrice célebre que deux grands Ordres reconnoiſſent pour leur patriarche; c'eſt la troiſieme partie de ſon éloge.

TROISIEME PARTIE.

UN courage héroïque, réglé par la ſageſſe, & couronné par les ſuccès les plus flatteurs, voilà ce qui a illuſtré Théreſe comme réformatrice du Carmel.

Le courage, & un courage à l'épreuve de tous les obſtacles, eſt peut-être la qualité qui a le plus brillé dans cette grande ame. En effet, le fondateur d'un ordre naiſſant n'a que les ſollicitudes attachées à un établiſſement nouveau. Pour l'ordinaire maître des événements, encouragé, ſecondé par les circonſtances, pour créer, il n'a pas à vaincre les difficultés qui naiſſent ſous les pas du réformateur. Autant qu'il eſt aiſé de façonner, de cultiver de jeunes plantes, ſouples & dociles à toutes les impreſſions qu'on veut leur donner; autant eſt-il difficile de redreſſer des tiges vigoureuſes, & de leur faire prendre un pli contraire à leur ancienne direction. Au ſeul nom de réforme, l'on verra toujours le relâchement, l'amour de la liberté, l'orgueil, la molleſſe, toutes les paſſions frémir, s'indigner contre un zele peu tolérant, & blanchir d'écume le joug qu'il vient impoſer. Soyons juſtes; & ſans déprimer l'ancien Carmel, qui, par l'éclat des talents & le mérite des vertus,

a dans tous les temps illuſtré l'Egliſe, faiſons valoir le courage héroïque dont Théreſe eut beſoin pour le réformer.

Un peuple religieux vivoit, & avoit droit de vivre à l'abri du remords, ſous un inſtitut dont la primitive ſévérité avoit été mitigée par l'autorité légitime; & voilà que tout-à-coup il ſort de ſon ſein un peuple nouveau qu'on prévoit devoir s'élever ſur ſes ruines, s'enrichir de ſes dépouilles, & s'accroître de ſes pertes. Il s'avance ſous les auſpices d'une ſainteté plus auſtere. Vous voyez déja tout ce qu'un réformateur, & ſur-tout une réformatrice, doit trouver d'oppoſitions à ſon deſſein, tout ce que l'eſprit de corps, réveillé de ſa léthargie, va tenter de manœuvres pour le faire échouer. Et de quelles couleurs ſera peint le chef de l'entrepriſe! Si l'on en croit ſes détracteurs, Théreſe eſt un eſprit remuant, novateur & ſingulier, qui, loin d'être animé par le zele, n'a d'autre mobile que la vaine gloire & l'amour de la célébrité : au lieu de ſe tenir humblement renfermée dans l'enceinte de ſon cloître, elle s'agite, s'élance au-delà de ſa ſphere, & répand au dehors ſon inquiete activité. La calomnie ne borne pas là ſes flétriſſantes accuſations. Les mêmes traits qu'elle forgea autrefois contre l'auſtere Jérôme & contre les Paule, les Marcelle, les Euſtochium, ſont lan-

cés contre Théreſe & ſes partiſans. Les anges de la terre ſont repréſentés comme les eſclaves des plus honteuſes foibleſſes. Quelque abſurdes que duſſent paroître ces imputations, la malignité les accrédite, & la crédulité les adopte. Bientôt on arme contre la réforme le ſacerdoce & l'empire : la cour, la ville, Madrid, Rome, le repréſentant du ſouverain Pontife, les Evêques, les Corps Religieux, tout ſe déchaîne contre la réformatrice. Avila, berceau de l'ordre naiſſant, ne ſeroit pas plus en proie au tumulte, ſi l'ennemi étoit à ſes portes, & que cette ville fût menacée d'être priſe d'aſſaut. Dans la ſuite, les foudres de l'Egliſe, ces armes ſi redoutables à la timide innocence, ſeront lancés pour renverſer les premieres colonnes du Carmel. Les Antoine de Jéſus (12), les Jérôme Gratien, les Marian de St. Benoît, ces chefs reſpectables, obligés de fuir, pourſuivis, empriſonnés, ſubiſſent les rigueurs de la plus cruelle perſécution.

Que faiſiez-vous dans ces moments critiques, ſenſible & vertueuſe Théreſe? ſans doute que vous allez céder à l'orage, & que votre zele malgré ſon ardeur vous paroît trop foible pour le conjurer? Non : auſſi intrépide que Paul, la terre & les enfers réuniroient contre elle leurs efforts, que l'eſpérance ne ſortiroit pas de ſon cœur, & que

ſon courage n'en ſeroit point affoibli. En vain détenue dans une triſte & humiliante captivité, elle ſouffre dans ſa perſonne & dans ſes amis les plus chers, tout ce qui peut mettre la patience aux plus fortes épreuves : ſous les flots de la tempête qui menace de la ſubmerger, elle eſt tranquille & pleine de joie. Croiriez-vous que c'eſt au milieu des horreurs de la perſécution, dans ces inſtants de criſe où ſon grand projet doit la couvrir de gloire & faire bénir ſon nom à jamais s'il réuſſit, mais la flétrir éternellement dans l'opinion publique s'il échoue, que Théreſe a aſſez de force d'eſprit pour compoſer une partie de ces ouvrages immortels que nous admirons; pour écrire quelques unes de ces Lettres, chefs-d'œuvre de ſentiment & de ſtyle épiſtolaire? Pas une plainte n'échappe à ſa plume : tout y montre un cœur ſenſible : rien n'y décele un cœur aigri. Les divers traits que l'injuſtice, l'ingratitude, la malice des hommes lui portent à l'envi, vont s'émouſſer contre l'armure ſpirituelle dont ce cœur vraiment chrétien eſt revêtu. Elle prie pour ſes perſécuteurs, baiſe ſes fers, trouve (l'expreſſion n'eſt pas trop forte), trouve délicieuſes ſes ſouffrances : & ſe repoſant ſur le bras de celui qui d'un ſeul mot déchaîne ou calme les vents, elle ne ceſſe de travailler à la ſainte entrepriſe dont le Ciel l'a chargée.

Mais pour en accélérer le ſuccès, que de difficultés à vaincre, que de prétentions oppoſées à concilier! Il lui faut, ſans ſe compromettre, marcher entre des puiſſances rivales, dont les vues & les loix s'entrechoquent; obéir à des ſupérieurs, dont l'autorité s'égare dans ſon uſage, & abuſe de ſes droits; prier, ſupplier, demander comme une grace ce qu'elle pourroit exiger comme une dette; &, ce qui devoit ſingulièrement coûter à une ame pleine de candeur, de franchiſe & de noble ſimplicité, par prudence il faut qu'elle s'enveloppe des ombres du myſtere, qu'elle ne montre de ſon projet que ce qui peut en faciliter l'exécution, ſans ſe laiſſer pénétrer ni deviner; & Théreſe ſait ſe plier à tout, concilie tout, triomphe de tout. Peu à peu les obſtacles ſe changent en moyens; les préjugés qui, ſéduiſant quelquefois les Saints eux-mêmes, arment la piété contre la piété, ſe diſſipent. La vérité perce à travers les nuages dont l'impoſture l'avoit couverte. Les plus grands ennemis de la réforme en ſont devenus les partiſans. Déja les ſectateurs de l'ancienne & de la nouvelle obſervance forment deux corps ſéparés qu'on ne verra plus ſe heurter, parcequ'ils ont chacun ſa banniere, ſes loix, ſon régime diſtinct. Théreſe a ſu mettre dans ſes intérêts les puiſſances de la terre comme celles du ciel. Ce ſouverain

des Eſpagnes, auſſi fameux par ſa politique, que Charles-quint l'avoit été par ſes victoires & ſes conquêtes, fait diverſion aux grandes affaires qui l'occupent, & laiſſe un moment reſpirer l'Europe agitée par ſes intrigues, pour arrêter ſes regards ſur le Carmel. Gagné par les prieres éloquentes de la réformatrice, ce monarque lui accorde ſon ſuffrage & ſe déclare ſon protecteur.

Que de courage & de ſageſſe dans la conduite de Thereſe! le beau ſpectacle de la voir braver tout ce que l'intempérie des ſaiſons, les difficultés des chemins, les incommodités des voyages offrent de plus pénible; parcourir les provinces l'étendard de la réforme, c'eſt-à-dire de la croix, à la main; courir de ville en ville, non dans des chars brillants & commodes, mais dans l'équipage le plus humble & le plus pauvre, manquant de tout, excepté de patience & de gaieté; *chargée*, pour me ſervir de ſon expreſſion, *de Patentes* & de *bons deſirs*, mais ſans autre fonds que la foi à la Providence, ſans offrir d'autre attrait à ſes filles que la pauvreté! Comment peut-elle ainſi ſe multiplier & ſe reproduire? ſuffire à mille affaires épineuſes qui l'appellent & réclament tout à la fois ſa ſollicitude? ici, créer des reſſources inattendues; là, prévenir des abus ou y remédier? Semblable à l'épouſe d'Iſaac, elle porte dans ſon ſein

deux peuples, mais qui ne ſont pas diviſés comme Eſaü & Jacob. Je dis deux peuples, car c'étoit peu pour Théreſe de voir des vierges pieuſes enchaînées à ſon char, ou plutôt au joug de la réforme: des ſolitaires, des contemplatifs fervents, des apôtres zélés, de grands hommes moins jaloux de la prééminence de leur ſexe, qu'ils ſemblent compromettre, que des droits attachés au mérite ſupérieur, ne rougiſſent pas de marcher à ſa ſuite, & ſe font gloire de la reconnoître pour leur mere. Tous ces héros de la réforme jettent à ſes pieds leurs couronnes. C'eſt la pierre angulaire ſur laquelle eſt fondé l'édifice; c'eſt le premier mobile qui imprime le mouvement aux deux ſociétés religieuſes; c'eſt l'oracle, conſulté par l'illuſtre Jean de la Croix lui-même. Quel nom! Ce modele de la vie intérieure, ce nouveau Jean Baptiſte par des perſécutions ſi patiemment ſouffertes & par l'auſtérité de ſa pénitence; cet homme revêtu du double eſprit d'Elie; cet homme de priere & de zele, dont l'éminente ſainteté a obtenu des autels, ne paroîtra qu'après la réformatrice dans la fondation du Corps religieux dont il eſt le premier pere; & ſa grande gloire, aux yeux de ſes panégyriſtes, ſera de participer à celle de Théreſe, d'avoir eu avec elle des rapports flatteurs, & d'avoir mérité d'être ſon plus zélé coopérateur dans la réforme du Carmel.

Ici de nouveaux traits de ſageſſe éclatent dans le plan de ſes inſtitutions religieuſes qu'elle appuie ſur les deux grandes baſes de l'oraiſon & de la mortification. Il étoit naturel qu'étant parvenue à un ſi haut degré de contemplation, la réformatrice familiariſât ſes enfants avec ce ſaint exercice. Sans l'oraiſon, toutes les auſtérités de la Thébaïde renouvellées n'auroient pas plus de valeur que celles dont s'afflige le Bonze ſuperſtitieux. Sans la mortification de Jéſus que chacun de nous doit porter dans ſon corps, le chrétien dégénéré offre un contraſte frappant avec ce Jéſus crucifié qui doit être ſon modele. Sans l'oraiſon, l'ame diſſipée, livrée aux objets extérieurs, n'acquiert point cette connoiſſance de ſoi-même ſi recommandée & ſi néceſſaire. Sans la mortification chrétienne, qui ſupplée à ce qui manque aux ſouffrances du Chriſt, la chair, tyran ſuperbe lorſqu'elle n'eſt plus eſclave ſoumis, ſecondée par les paſſions qu'elle ſert à ſon tour, uſurpe le ſceptre, & ſignale ſa révolte contre l'eſprit par les plus coupables excès. Or où eſt-ce que ces deux colonnes de l'état religieux ſont plus inébranlables qu'au Carmel? Tranſportez-vous dans ces ſaintes demeures: un recueillement profond y ferme les portes des ſens, par où le trouble, la vanité & la mort ont coutume d'entrer. Le ſilence, l'ame de

la vie intérieure, leçon favorite dont retentiſſoit une des plus célebres écoles de la philoſophie ancienne, le ſilence, à qui les enfants de Bruno & les diſciples de Rancé (*) doivent en grande partie ces prodiges de vertus dont leurs édifiantes ſolitudes ſont encore les théâtres, n'y eſt preſque interrompu que par les ſaints cantiques, par les gémiſſements & les ſoupirs de l'amour divin. Ce n'eſt pas le ſilence des tombeaux, puiſque les louanges du Seigneur ne ſe font point entendre dans l'empire de la mort. Il y a, ſi j'oſe ainſi parler, quelque choſe de ce ſilence auguſte que gardoit la Divinité, lorſque, durant les ſiecles antérieurs à la création, ſon unique ſoin étoit de ſe contempler elle-même. Par cette contemplation féconde, Dieu produiſoit en lui, comme il ne ceſſe de produire encore, cette parole intérieure que nous nommons le Verbe : & l'ame religieuſe, en méditant, en réfléchiſſant ſur elle, enfante des deſirs, des penſées d'un ordre ſurnaturel; fait naître l'homme nouveau, un être céleſte & divinement régénéré.

Que les beaux jours de l'Egliſe primitive n'inſpirent donc plus tant de regrets. Il eſt encore

(*) Dom Armand-Jean Bouthillier de Rancé, Abbé & réformateur de la Trappe.

pour la religion des ſpectacles conſolants : ces déſerts ſi vantés, où le ſolitaire étranger ſur la terre, & déja citoyen du ciel, vivoit comme s'il n'y avoit ici bas que Dieu & lui, ſont retracés par le Carmel. Tandis que toute la vie de ſes habitants ſe paſſe à prier, à louer, à aimer le Dieu de leur cœur; la figure éblouiſſante du monde, ſans qu'ils daignent s'en appercevoir, s'échappe & continue à s'éclipſer. Mais que dans ſon rapide tourbillon il entraîne avec lui les ſpectateurs de ſes ſcenes diverſes; que ceux qui y jouent les premiers rôles ſoient remplacés par de nouveaux acteurs; que les divinités à la mode s'attirent les regards & l'encens; que les uns s'occupent de graves bagatelles; que d'autres ſe faſſent un amuſement des affaires les plus ſérieuſes; que, dans les cours, des perfidies politiques écraſent un concurrent pour élever un favori : ces jeux des paſſions, tous ces petits événements à qui la frivolité donne tant d'importance, ſont ignorés au Carmel. A peine on y entend le fracas de ces grands orages qui ébranlent les empires : on n'y voit que de loin la fumée de ces incendies qui embraſent la terre. De là ce recueillement profond qui diſpoſe à la priere. Du Carmel au Ciel s'étend l'échelle myſtérieuſe que vit Jacob, où les Anges montent & d'où ils redeſcendent ſans ceſſe, pour porter au Très-haut les

hommages de l'adoration, les offrandes de l'amour, & pour en rapporter les tréſors de la grace. La ſage réformatrice a mis des barrieres impénétrables entre les filles de Sion & les enfants du ſiecle. Mais pourroit-on ne pas lui applaudir, quand on ſait combien le commerce de ceux-ci eſt nuiſible à celles-là; combien il eſt à craindre que le monde par le brillant appareil des parures, par l'étalage varié de ſes modes, la hardieſſe de ſes maximes, la ſéduction de ſon langage, la deſcription pompeuſe de ſes fêtes, ne rehauſſe dans l'imagination des ſolitaires le prix des vanités mondaines, ne leur inſpire du regret pour des riens magnifiques, ne rallume dans des cœurs ſenſibles des feux mal éteints, & quelquefois même ne jette dans les eſprits des germes d'incrédulité? Pourquoi le Carmel eſt-il totalement ſéparé du monde? Parcequ'une des plus sûres manieres de triompher du tentateur, c'eſt de ne pas s'expoſer à la tentation; & que dans la plupart des combats contre l'ennemi du ſalut, pour remporter la victoire, il faut prendre la fuite. S'indigner contre ces barrieres multipliées, ces portes de fer placées entre la terre des Saints & les demeures profanes, c'eſt s'indigner contre les remparts qui ſont la sûreté des villes, contre les fortereſſes qui oppoſent un front redoutable aux incurſions de l'ennemi.

A tout ce qui peut favoriſer le recueillement & le ſuccès de l'oraiſon, Théreſe a aſſocié la mortification, & une mortification continuelle, qui crucifie tous les ſens, réprime le luxe des deſirs ſuperflus, dangereux ou nuiſibles, & qui réuſſit mieux dans l'art de domter l'amour-propre, que l'Epicurien n'eſt habile à le contenter. Auſſi le goût pour les ſouffrances, goût héréditaire tranſmis aux filles de Théreſe par leur mere, eſt le grand attrait, la paſſion dominante du Carmel. On y voit, comme dans la tour de David, mille boucliers ſuſpendus, l'armure des plus braves combattants, des armes diverſes, & toutes de la meilleure trempe (*) : mais ne craignez pas qu'elles y demeurent oiſives & ſans uſage. C'eſt toujours avec une nouvelle ardeur que ces héroïnes chrétiennes empruntent les armes de la pénitence, ſe ſervent du glaive à deux tranchants qui immole le corps & le cœur ; c'eſt à qui dans cette guerre montrera plus de courage, remportera ſur ſoi des victoires plus ſanglantes ; c'eſt à qui enlevera plus d'épines à la couronne de Jéſus crucifié, pour s'en faire un diadême glorieux, digne des épouſes de l'homme de douleurs.

Et voilà, Sybarites de nos voluptueuſes cités,

(*) *Mille clypei pendent ex ea ; omnis armatura fortium.* Cant. 4.

voilà ce qui vous révolte contre la réformatrice que je loue. Où eſt la ſageſſe, dites-vous, d'impoſer des fardeaux ſi peſants à la foibleſſe humaine? J'avoue que lorſque la pompe de vos palais faſtueux, de ces temples ſuperbes qu'habite l'opulence, cet enchaînement de plaiſirs & de fêtes qui forment le tiſſu de vos journées, ces recherches, ces délicateſſes de tous les genres dont vous êtes ſi jaloux, ſont rapprochés des mœurs auſteres du Carmel; d'une cellule où la pauvreté regne comme dans ſon domaine, & d'où la molleſſe épouvantée n'oſa jamais approcher; d'un habillement plus onéreux qu'utile, qui laiſſe aux froids hivers & aux brûlants étés le droit d'exercer toute leur inclémence ſur les corps délicats qui en ſont revêtus; d'une vie, en un mot, de jeûnes preſque non interrompus & de ſacrifices continuels; à la vue d'un tel contraſte, l'on ſeroit tenté d'improuver comme trop ſévere le plan de réforme établi par Théreſe. Mais qu'on ſe retrace comme elle l'image ſanglante de Jéſus crucifié, pauvre juſqu'à n'avoir pas où repoſer ſa tête; & l'on verra que le calvaire annonçoit & qu'il juſtifie le Carmel: qu'on penſe à la gloire que procure à Dieu l'immolation de tant de généreuſes victimes; à l'édifiant ſpectacle qu'elles donnent au monde, par un martyre ſi propre à confondre ce monde ennemi de la croix; à lever le

grand ſcandale qui regne dans le chriſtianiſme, le ſcandale de la croix; & les cenſeurs de la ſévere réformatrice deviendront ſes panégyriſtes. Où eſt la ſageſſe d'exiger des jeûnes multipliés, des macérations rigoureuſes qui, abrégeant la vie, ſont autant d'attentats contre l'humanité? Ah! Chrétiens, ce n'eſt pas la pénitence qu'il faut accuſer d'en violer les droits! c'eſt l'intempérance, plus meurtriere que le glaive, qui moiſſonne les hommes à milliers : c'eſt pour avoir abuſé des ſens, & hâté leur regne; pour avoir confondu avec le vœu & les beſoins de la nature, les deſirs & les beſoins des paſſions, que l'âge des infirmités eſt ſi fort accéléré. Les eſclaves des plaiſirs en deviennent toujours les victimes. Tandis qu'au ſein de la molleſſe une infinité de vieillards précoces tombent & périſſent avant que d'avoir fourni la moitié de leur courſe, voyez ces ſolitaires de l'un & de l'autre ſexe : quoique courbés ſous le faix des travaux & ſous le joug d'obſervances pénibles, ils ſemblent par la mortification éloigner la mort qu'ils appellent par leurs deſirs. Se privant en bien des occaſions même de ce qui eſt permis, ils n'uſent pas ſitôt cette portion de ſenſibilité & de vie, que les ennemis de la pénitence ne tardent pas d'épuiſer par leurs excès. Voilà l'heureux effet de ces regles auſteres & réprimantes! Eſt-ce là attenter

aux droits de l'humanité? Théreſe accuſée de trop de rigueur (13)! ah! c'eſt bien peu connoître l'eſprit de douceur qui l'animoit; c'eſt ignorer les ſages ménagements que cette aimable Sainte ne manquoit jamais d'oppoſer aux excès d'une indiſcrete ferveur; c'eſt oublier tous les moyens qu'elle mettoit en œuvre pour inſpirer à ſes filles ſon ingénieuſe gaieté, pour exiler de leurs murs la ſombre & dangereuſe mélancolie, & pour dégager la piété des entraves que lui donnent quelquefois les vains ſcrupules (14) & trop d'aſſerviſſement à des pratiques minutieuſes & arbitraires. Si cette réforme eſt au-deſſus de la foibleſſe humaine, d'où vient l'empreſſement général qu'on témoigne pour en devenir les diſciples? comment arrive-t-il que le deſir de l'embraſſer ſoit la premiere vocation de preſque toutes les ames appellées à la perfection religieuſe? que la douce paix, la ſérénité, la joie, peintes, rayonnantes ſur ces viſages pâles & défigurés par le jeûne, ſoient les traits diſtinctifs auxquels on reconnoît les filles de Théreſe, & que le Carmel devienne pour elles le Thabor? Aveugles appréciateurs des choſes ſaintes, qui oſez calomnier la ſageſſe de la réformatrice, apprenez qu'une légiſlation qui donne à Jéſus-Chriſt des imitatrices ſi fideles; qui fait des heureux & des Saints; qui a tant d'influence ſur la vie intérieure

rieure & contemplative, au lieu d'anathêmes, mérite les plus grands éloges.

Et c'eſt, dira-t-on, parceque cette réforme met en honneur les vertus contemplatives regardées au moins comme inutiles, que le ſiecle philoſophe la repouſſe aujourd'hui. Ciel! où en ſommes-nous réduits, s'il faut faire l'apologie des plus belles vertus? Il eſt donc inutile (15), qu'en contemplant la beauté infinie, l'ame s'épure, s'enflamme aux rayons du ſoleil de juſtice, & que s'élevant au-deſſus de cette atmoſphere terreſtre, imprégnée des vapeurs infectes des paſſions, elle remonte à la ſource de ſon être, & reſpire l'air pur de la cité de Dieu! Il eſt inutile qu'en méditant ſur les attributs divins, elle ſe perfectionne, & apprenne à diriger toutes les actions de la vie, tous les mouvements du cœur vers notre fin derniere, d'où réſulte l'amour-pratique de l'ordre, l'heureuſe harmonie entre Dieu & ſes créatures, qui conſtitue la véritable vertu! Il eſt inutile que l'homme, cet aſſemblage de toutes les calamités, puiſe dans l'oraiſon le ſaint enthouſiaſme qui charme les plus grandes douleurs, rend inſenſible aux diſgraces, aux humiliations; & par le ſpectacle des Cieux ouverts comme au premier martyr, change en lits de roſes les bûchers, & des torrents d'amertume, en ſources de délices! Il eſt inutile

que, tandis que les Josué combattent dans la plaine, les Moyse prient sur la montagne; que du désert s'élevent en chœur mille voix suppliantes qui fassent au ciel une sainte violence, désarment le Dieu vengeur, & éteignent dans ses mains la foudre prête à éclater sur nos villes coupables! L'on admire, l'on encense avec raison les vertus actives & sociales: & l'on verroit d'un œil d'indifférence & de mépris les vertus religieuses & contemplatives! Quelle inconséquence! Mais sans le secours de celles-ci, ce saint amour des hommes auquel vous prodiguez votre admiration, ou plutôt cette hypocrisie d'humanité, se signalant par quelques traits fugitifs, ne sera qu'un engouement éphémere, une sensibilité factice & de parade, qui s'éclipsera avec autant de rapidité que les autres modes nouvelles. Quoi qu'on en dise, la seve qui répand la vigueur dans tous les membres de la société, qui fait circuler par mille canaux la vie & la fraîcheur dans le corps politique, c'est bien moins cette bienfaisance humaine, dont l'égoïsme, son grand ennemi, ne peut manquer d'épuiser ou d'affoiblir la source; que la charité chrétienne, qui s'excite & s'enflamme au feu de l'oraison. Otez cette seve vivifiante, l'arbre antique, dont l'ombre hospitaliere offroit au voyageur fatigué un asyle favorable, se desseche, languit, & meurt.

D'ailleurs n'eſt-ce pas aux vertus contemplatives & religieuſes, qu'on doit ces monuments de bienfaiſance dont les diverſes nations s'enorgueilliſſent? les Jean-de-Dieu, les Thomas-de-Villeneuve, les Vincent-de-Paul, qui contribuerent avec tant de ſuccès à diminuer ſur la terre la ſomme des maux, quels hommes étoient-ils? Des hommes d'oraiſon. Ces divers temples de la Miſéricorde, où les maladies & l'indigence, où toutes les miſeres entaſſées trouvent d'efficaces ſoulagements, quels fondateurs ont-ils eus? Quels miniſtres ont-ils encore? Des hommes d'oraiſon. Que ſont, je vous le demande, ces héros de la charité, qui, conſacrant toute leur exiſtence aux plus pénibles fonctions, ne craignent pas d'être les précepteurs des pauvres, les ſerviteurs des malades les plus dégoûtants, ou les ſauveurs des captifs dont ils briſent les fers? que ſont ces héroïnes, dignes de tous les hommages de la reconnoiſſance publique, qui pénetrent dans les réduits les plus infects pour y eſſuyer les larmes de la douleur; dont les ſoins plus que maternels font, de ces enfants de la débauche ſi multipliés aujourd'hui, les enfants & les citoyens de l'Etat; qui, en un mot, ſauvent les jours d'une infinité de malheureux, ſouvent même aux dépens de leur propre vie? Ces bienfaiteurs, ces bienfaitrices de l'humanité ſouffrante, dans la perſonne

deſquels la Providence divine ſe rend viſible à l'univers, ſont preſque tous membres de ſociétés religieuſes : où puiſent-ils, les uns & les autres, ce courage, qui leur fait braver les horreurs de l'infection, de l'épidémie & de la mort? dans les livres & les entretiens philoſophiques? Non, ſans doute; c'eſt dans l'exercice de l'oraiſon. Pardonnez ce mouvement de zele, cet écart, ſi toutefois c'en eſt un, au Panégyriſte d'une Sainte, laquelle par ſa conduite, par ſes écrits, par ſa réforme, a tant accrédité les vertus contemplatives qu'il falloit venger; réforme qui a jetté le plus grand éclat, & dont il me reſte à tracer rapidement les étonnants ſuccès.

Jugez-en, Chrétiens Auditeurs, par la multiplicité de ſes établiſſements. En voyant Théreſe arborer l'étendard du Carmel, à Avila, à Médine, à Valladolid, à Tolede, à Salamanque; paſſer avec la rapidité d'un conquérant, de Segovie à Seville, de Seville à Burgos, de Burgos à Grenade, & dans je ne ſais combien d'autres villes, pour y élever des monaſteres dirigés par ſon eſprit; ne vous ſemble-t-il pas voir l'Apôtre des nations parcourir les royaumes de l'Aſie, & marquer tous ſes pas par la fondation de quelque égliſe nouvelle? De part & d'autre, mêmes travaux, mêmes perſécutions, même ſuccès. Et ces établiſſements déja ſi

nombreux que Théreſe a faits par elle-même, combien ne ſe ſont-ils pas multipliés & accrus après ſa mort? Illuſtre réformatrice, jettez les yeux autour de vous : que dis-je ! portez-les dans toute l'étendue du monde catholique : c'eſt pour ſuivre vos loix, & imiter vos exemples, que cette foule innombrable de vierges, & d'hommes apoſtoliques vos enfants, ſe ſont raſſemblés au Carmel ſous vos ailes (*). Quels ſuccès ! ſuccès d'autant plus merveilleux, qu'ils ſont dus, comme les progrès de l'Evangile, à des miracles de ſainteté & de pénitence. Si cette inſtitution offroit un genre de vie commode, moitié religieux, moitié mondain, où le vœu de pauvreté n'exclût pas le néceſſaire, & ne privât pas même du ſuperflu ; où l'on pût partager les agréments, les douceurs du monde ſans en avoir les embarras, & varier, égayer par des ſociétés de choix l'uniformité & les ennuis de la ſolitude ; où l'amour-propre enfin ſe dédommageât du ſacrifice des voluptés groſſieres par un épicuriſme plus délicat & plus raffiné ; ſa rapide propagation n'auroit pas de quoi nous étonner : mais que ne promettant d'autres richeſſes que le dénument le plus entier, d'autres jouiſſances que

(*) *Leva in circuitu oculos tuos & vide : omnes iſti congregati ſunt, venerunt tibi.* Iſai. ch. 60.

des privations, elle ait fait des progrès ſi étendus; je ne puis m'empêcher d'y découvrir le doigt de Dieu, comme dans l'établiſſement du chriſtianiſme. La folie du Carmel, ainſi que celle de la croix, a triomphé de la fauſſe ſageſſe du monde; le ſang de ſes martyrs, ſemence heureuſe, a fécondé les ſolitudes, a produit à la réforme des milliers d'enfants & de Saints.

Succès univerſels : s'ils s'étoient bornés à l'Eſpagne ſon premier théâtre, on auroit pu ne la croire bonne que pour un pays où les paſſions plus exaltées par la chaleur du climat, ont beſoin d'un plus grand frein pour être réprimées; où les femmes vivant plus dans la retraite, la clôture étroite qu'obſerve le Carmel, ſa totale ſéparation du monde devoient paroître moins ſurprenantes. Mais la légiſlation de Théreſe a été adoptée, a réuſſi dans tous les climats. La France l'a enviée à l'Eſpagne (16) : & pendant combien d'années, fruſtrée de ſon attente, eut-elle à gémir de voir ſes vœux ſans ſuccès! L'introduction des vierges du Carmel dans le royaume, devint la matiere d'une longue & très ſérieuſe négociation. L'affaire d'Etat la plus importante ne ſeroit pas traitée avec plus de chaleur, d'intérêt & de ſuite. Tout ce que la piété a de partiſans diſtingués, les femmes du plus haut rang, les Joyeuſe, les Longueville, preſſent

l'exécution de ce projet religieux. Mais les obſtacles qui s'y oppoſent ne ſeront levés que par un prince de l'autorité la plus impoſante : il faut que Henri IV parle & ſollicite, pour que l'Eſpagne conſente à nous céder une partie d'un bien dont elle fait gloire d'être ſeule propriétaire. Enfin Berulle, qui dans la ſuite revêtu de la pourpre romaine honorera toujours plus cette éminente dignité par des ſervices rendus à l'Egliſe, Berulle va chercher, & il amene en France les filles de Théreſe ; plus flatté de favoriſer l'établiſſement de cette nouvelle colonie, que ne le fut jamais l'active & ambitieuſe cupidité, en fondant, au milieu de régions lointaines & opulentes, des empires floriſſants.

Vous admirez ſans doute, C. A., l'heureuſe entrepriſe de la réformatrice. Mais entourés des débris & des ruines que la chûte de pluſieurs grands corps amaſſe autour de vous ; & ne voyant preſque de toutes parts que bouleverſement dans les idées, innovations dangereuſes, révolutions dans la créance & dans les mœurs, vous craignez peut-être que la fragilité attachée aux choſes humaines, & la fermentation générale qui agite les eſprits, n'aient enfin ébranlé ce bel édifice, l'ouvrage de Théreſe, & altéré les principes religieux, qui ſi long-temps aſſurerent à la réforme ſa fer-

veur & ſes ſuccès. Rien en effet de plus ordinaire que de voir les établiſſements les plus ſaints & les mieux cimentés, ſe démentir peu-à-peu, pencher vers leur décadence, & tomber. Si de zélés réformateurs eſſaient de régénérer ces ſociétés déchues, & de leur rendre l'éclat primitif, bientôt le temps, l'inconſtance, le relâchement uſent les reſſorts qui les faiſoient mouvoir, & ſe ſignalent par de fâcheux ravages : le nom, l'habit ſe conſervent encore ; l'eſprit & la ſévérité de la regle ont diſparu. Le Carmel n'a point éprouvé ces triſtes viciſſitudes. Après plus de deux ſiecles révolus, les filles de Théreſe ſont ce qu'elles étoient dans les premiers jours de leur inſtitution. Toujours fideles à garder le dépôt ſacré qui leur eſt confié, à obſerver le code auſtere de leurs obligations, elles nous montrent, aujourd'hui comme autrefois, des anges dans des corps mortels ; des ames vierges détachées de tout, excepté de l'Epoux céleſte dont elles préviennent & reſpectent la ſévere jalouſie, en réſervant pour lui ſeul toutes leurs affections ; toujours libérales & prodigues, quand il faut décorer les autels ou ſoulager les malheureux ; toujours pauvres, non pas ſeulement par l'eſprit de déſappropriation, mais par un dépouillement effectif, lorſqu'il s'agit de ſe procurer les douceurs de la vie & de ſatisfaire à des beſoins perſonnels ;

toujours altérées de la ſoif des ſouffrances, à quels excès ne ſe livreroient-elles pas, ſi ſemblables à l'ange du Seigneur, qui arrêta la main d'Abraham levée ſur ſon fils, les ſages modératrices qui gouvernent ce peuple de martyrs, ne mettoient des bornes à leur pieuſe ferveur, & n'arrachoient au bûcher & à l'autel des victimes toujours prêtes à ſe ſacrifier?

Ne ſont-ce pas là des ſuccès qui, par des témoignages conſtamment renouvellés, atteſtent la ſageſſe de la réforme dont il s'agit? ſuccès ſi perſévérants, que le goût qu'on avoit pour elle à ſa naiſſance, n'eſt pas moins vif aujourd'hui qu'il l'étoit alors. Oui, dans tous les temps on a brigué l'avantage de ſe ranger ſous ſes loix : dans tous les temps le Carmel s'eſt enrichi des plus brillantes dépouilles du ſiecle; & ſi je ne ſavois que toute grandeur humaine s'éclipſe devant celle de l'Être ſuprême, & que le ſeul titre de nobleſſe qu'on priſe ici, ce ſont les vertus; je pourrois citer les plus grands noms parmi les diſciples de Théreſe, & obſerver que, pour ſe revêtir de ſes humbles livrées, plus d'une d'entre elles ont foulé aux pieds la pourpre même des Céſars (17).

Vous me prévenez, C. A., & vos penſées ſe portent vers ces dévouements généreux dont la France a été le témoin en ces derniers temps. Nous

avions déja applaudi à cette femme forte, qui après avoir été un ſpectacle d'édification à la Cour, alla s'enſevelir au Carmel, où elle ſert encore (18) de modele aux anges du déſert. Mais le jour marqué par ce beau ſacrifice n'étoit que l'aurore de celui où pour venger plus ſolemnellement l'état religieux flétri, dégradé, attaqué de toute part, une victime bien plus illuſtre (19) (O Théreſe, le beau moment pour vous dans le Ciel! Vous voilà la mere de l'auguſte fille de nos Rois!) une victime plus illuſtre s'eſt immolée ſur le même autel, eſt deſcendue vivante dans le tombeau, non loin de ces mauſolées ſuperbes, où les ombres royales de ſes aïeux, ſemblent encore reſpirer ſous le marbre, & vouloir au milieu des triomphes de la mort immortaliſer leur antique grandeur. Quelle gloire pour le Dieu des vertus que ce grand holocauſte! quel triomphe pour le Carmel! Ah! dans l'extaſe de l'admiration, je ne puis m'empêcher de m'écrier : *Que tes pavillons ſont beaux, ô Jacob! Que tes tentes ſont magnifiques, ô Iſraël* (*)! mais n'étant plus aſſez vaſtes pour contenir le nombre de tes habitants, *ne crains pas*, dirai-je avec un autre prophete, *de leur donner plus d'étendue : hâte-toi d'agrandir à droite &*

(*) Num. ch. 24, v. 5.

à gauche l'étroite enceinte de tes murs (*). Déja s'eſt élevé un édifice majeſtueux, dont la magnificence annonce qu'il eſt la maiſon du Seigneur, & l'ouvrage de la piété d'un grand Roi. Iſaïe, mes chères ſœurs, avoit-il prévu l'heureuſe révolution qui depuis quelques années s'eſt opérée dans votre ſaint aſyle, & le préſent ineſtimable dont le Ciel devoit vous gratifier, lorſqu'il prédiſoit (**) que la ſolitude autrefois triſte & déſerte, ſe livreroit aux tranſports de l'alégreſſe; que ſes ronces ſe changeroient en riches moiſſons; que brillante de la gloire du Liban & de la beauté du Carmel, elle fleuriroit comme les lis; & je pourrois ajouter par *les lis* qui l'embelliſſent de leur éclat? Mais vous ſeriez-vous jamais attendues à ce trait ſignalé de la miſéricorde divine, dans un ſiecle ſi peu digne, quoiqu'il en eût un ſi grand beſoin, du merveilleux exemple d'abnégation qu'il a reçu? Dans les faſtes de l'Egliſe, eſt-il une époque plus intéreſſante pour les cœurs religieux, qu'un ſacrifice qui a conſolé Sion, raffermi la foi chancelante, arra-

(*) *Dilata locum tentorii tui, & pelles tabernaculorum tuorum extende: ne parcas... Ad dexteram enim & ad lævam penetrabis.* Iſaie. c. 54.

(**) *Lætabitur deſerta & invia, & exultabit ſolitudo, & florebit quaſi lilium; germinans germinabit... gloria Libani data eſt ei, decor Carmeli.* Iſaie. c. 35.

ché des larmes d'attendriſſement aux ennemis même de la piété, peuplé les ſolitudes, offert un centre de ralliement à toutes les ames généreuſes qui veulent ſe liguer pour Dieu, & ſe vouer à la plus éminente ſainteté ? Sacrifice dont l'héroïſme ne ceſſeroit d'être ſenti par l'admiration attiédie, que parceque le monde, réſervant tout ſon enthouſiaſme pour les vertus humaines, n'en auroit plus pour celles que la Religion conſacre & marque de ſon ſceau.

Tels ſont les ſuccès prodigieux, univerſels, toujours conſtants de la célebre réforme établie par Théreſe : ſuccès perpétués juſqu'à nos jours, par le zele que viennent de témoigner pour rentrer dans le Carmel (20) celles des filles de la réformatrice, que la néceſſité des circonſtances avoit forcées d'en ſortir. L'on avoit dit, & je ne ſais combien d'échos l'avoient répété : ouvrez les cloîtres ; donnez le pouvoir de franchir ces barrieres ſacrées à la jeuneſſe imprudente qui s'eſt immolée dans un âge où l'on s'ignore ; aux diverſes victimes du préjugé, du fanatiſme religieux ; & ſoyez aſſurés qu'elles verront tomber leurs liens avec plus de joie que de regret. Telle étoit la prophétie, & l'on s'attendoit bien à ſon accompliſſement : lorſque par un de ces coups d'une Providence adorable dans ſes deſſeins, les portes du Carmel s'ouvrent

dans certaines régions, & rendent au peuple profane le peuple saint qui habitoit ces asyles vénérés. Voilà donc des esclaves, qui secouent, qui brisent leurs chaînes; des morts qui ressuscitent; des fantômes lugubres qui dépouillent leurs vêtements de deuil, & vont cesser d'attrister la Nature par les sombres dehors de la pénitence! Dans le moment d'une catastrophe dont la perspective seroit riante pour des cœurs moins purs, dans un moment favorable à l'amour de la liberté, dont on ne sent jamais si bien le prix que lorsqu'on en recouvre les droits après en avoir été long-temps dépouillé, que feront les dignes filles de Thérese? Elles regardent en soupirant, & avec un œil d'envie, la terre où il est encore permis à leur mere de faire régner ses loix réprimantes; elles s'arrachent à leur patrie pour voler sans délai vers ces heureuses contrées; & renouvellant aux habitants du Carmel la demande que fit autrefois Abraham aux enfants de Heth: Étrangeres parmi vous, leur disent-elles, non par les sentiments, mais par le lieu de la naissance, nous venons réclamer le droit de vivre, ou plutôt de mourir, dans vos saintes demeures: qu'il nous soit permis de partager les chaînes que vous portez, le suaire qui vous couvre, le sépulcre où vous êtes ensevelis! Tel est l'unique objet de nos demandes & de notre ambi-

tion. *Advena ſum & peregrinus apud vos ; date mihi jus ſepulchri vobiſcum* (*). Les prieres de la ferveur ne pouvoient manquer d'être exaucées par la charité & par le zele. Déja ces eſclaves, qui étoient devenus libres, ont repris leurs fers; ces morts reſſuſcités ſont rentrés dans le tombeau ; l'auſtere légiſlation, l'habit pauvre & groſſier de Théreſe ſont préférés aux livrées du luxe, à tout ce que l'indépendance peut offrir de douceurs. Déja ces vierges réunies, qui véritablement ont ſuivi l'agneau par-tout où il eſt allé, font retentir le Carmel de l'hymne de la reconnoiſſance, & répetent toutes enſemble, en l'honneur de l'agneau immolé, le cantique immortel de louanges & de bénédictions.

Fut-il jamais d'hommage plus glorieux rendu à la réformatrice & à ſa réforme ? & que pourrois-je ajouter qui valût un pareil éloge ? Je finis donc un diſcours déja trop long, en adreſſant à Théreſe la priere que lui font par ma voix tous les vrais partiſans de la piété : Grande Sainte, du ſéjour de l'immortalité où vous occupez un trône ſi diſtingué, dirai-je parmi les chérubins & les ſéraphins ? vous étiez déja leur rivale ſur la terre ; parmi les martyrs ? l'amour divin qui, décochant

(*) Gen. 23.

tous ſes traits & épuiſant ſur vous toutes ſes rigueurs, fit de votre cœur une victime ſans ceſſe immolée, vous donne droit à leurs plus belles palmes; parmi les Auguſtin, les Bernard, les Bonaventure? vos écrits pleins d'une doctrine céleſte vous aſſocient à la gloire des Docteurs de l'Egliſe les plus éclairés; dirai-je enfin, parmi les Fondateurs des tribus religieuſes? deux grands ordres qui vous reconnoiſſent pour leur réformatrice ont marqué votre place au milieu des patriarches les plus heureux dans leur poſtérité: illuſtre Vierge, mere ſainte d'un peuple de Saints, continuez à protéger le Carmel, votre ouvrage, ou plutôt l'ouvrage de la droite du Seigneur: que par votre puiſſante interceſſion, cette montagne célebre ſoit toujours la montagne de Dieu (*), une montagne féconde, ſur laquelle la roſée du Ciel continue à tomber en abondance, d'où ſortent de nouveaux fleuves d'eau vive, & où le Dieu trois fois Saint faſſe toujours ſes délices d'habiter! Puiſſe votre eſprit, cet eſprit d'oraiſon & d'abnégation, ce goût pour la vie intérieure, la vie cachée en Jéſus Chriſt, le profond recueillement, le ſilence de l'ame & des paſſions; cet Eſprit céleſte, en un mot, dont vous

(*) *Mons dei, mons pinguis... mons in quo bene placitum eſt deo habitare in eo.* Pſ. 64.

avez rempli le Carmel, pénétrer jusques dans le centre du tumulte, animer non seulement le Lévite, l'Apôtre, les habitants des cloîtres, mais encore l'homme du monde dans les fonctions les plus distrayantes; spiritualiser l'homme charnel & terrestre; perfectionner, diviniser, en quelque sorte, l'homme intérieur & spirituel! afin qu'après nous être à votre exemple cherchés & perdus en Dieu, nous nous retrouvions en lui à votre suite durant les siecles des siecles.

FIN.

NOTES.

NOTES.

(1) SAINTE THÉRESE naquit à Avila dans l'ancienne Castille le 28 Mars 1515. Son pere, Alphonse Sanchez de Cepede, et sa mere Béatrix d'Ahumade, étoient l'un et l'autre d'une très ancienne noblesse. Alphonse avoit eu déja trois enfants d'un premier mariage : Béatrix lui en donna neuf autres ; et tous furent élevés dans les sentiments de la plus tendre piété. Don François de Cepede, neveu de notre Sainte, épousa en 1580, Orofrisia Mendosa et Castilla, le plus illustre parti de toute l'Espagne. Thérese mourut à Albe la nuit du 4 au 5 d'octobre 1582, dans la 68e année de son âge, après avoir passé 27 ans dans le couvent de l'Incarnation d'Avila, et 20 autres dans les divers Monasteres qu'elle avoit fondés. Cette nuit fut mémorable par l'exécution de la réforme du calendrier. La suppression qu'on fit de 10 jours fut cause que celui qui suivit la mort de Sainte Thérese se trouva le 15 d'oct. au lieu d'être le 5 : voilà pourquoi sa fête est fixée au 15 de ce mois. Elle fut enterrée dans l'église des Carmelites d'Albe. Son corps, que la corruption a respecté, y est renfermé dans un beau mausolée. Dans les visites authentiques qui en ont été faites, il a été trouvé aussi entier, aussi flexible et aussi sain, qu'au moment meme que la Sainte expira ; et l'on assure qu'il est encore dans le même état. En 2621, elle fut canonisée par le Pape Grégoire XV.

(2) On a appliqué à sainte Thérese ce qu'on avoit déja dit du divin Platon, qu'il n'étoit point d'Auteur plus admiré et en même temps moins lu; et c'est certainement se priver d'un grand moyen de perfection, que de s'interdire la lecture des ouvrages de cette Sainte. Ses ouvrages sont 1° l'Histoire de sa vie ; 2° l'Histoire de ses fondations ; 3° la Maniere de visiter les Monasteres ; 4° les Avis à ses religieuses ; 5° le Chemin de la perfection ; 6° des Méditations sur le *Pater ;* 7° le Château de l'ame; 8° des Pensées sur l'amour de Dieu, qui sont comme une explication de quelques paroles du Cantique des Cantiques ; 9° des Méditations après la Communion ; 10° des Lettres ; 11° un Cantique après la Commu-

nion, connu sous le nom de *Glose* de sainte Thérese. Le savant agiographe M. l'abbé Godescard, chanoine de saint Honoré, à qui nous devons les *Vies des Peres des Martyrs et des autres principaux Saints*, ouvrage excellent traduit de l'anglois, a donné, à la fin de la vie de la Sainte, une notice très bien faite de ses écrits, que j'ai utilement consultée. Après les Confessions de S. Augustin, l'ouvrage le plus célebre en ce genre, suivant Baillet, est la Vie de sainte Thérese, écrite par elle-même. C'est celui de ses écrits où il y a le plus de feu, et qui est le plus estimé, quoique la Sainte donne en toute occasion la préférence au *Chemin de la perfection*.

(3) Le traité du *Château de l'ame* est ainsi intitulé, parceque Thérese assimile l'ame chrétienne à un château magnifique dont l'oraison est la porte. Ce traité qu'on regarde comme si obscur et si ennuyeux, quand on ne l'a pas lu, sainte Thérese le trouvoit propre à délasser et à consoler ses religieuses au milieu de leurs peines. *J'espere, mes Sœurs*, leur dit-elle, avec ce ton de gaieté qui lui étoit si naturel, *que vous trouverez de la consolation dans ce château intérieur, où vous pourrez, à quelque heure que ce soit, entrer, et vous promener sans en demander la permission à vos supérieurs.*

(4) Les Méditations sur le *Pater* sont un petit abrégé distribué pour les sept jours de la semaine. La Sainte y considere le Seigneur suivant les divers rapports de pere, de roi, de pasteur, de rédempteur, de médecin, et de juge. Quand elle considere Dieu comme le pasteur de nos ames, elle s'attendrit à la seule vue des soins qu'il prend de ses brebis. Qui pourroit exprimer, dit-elle, l'excellence des pâturages de la doctrine céleste dont il les nourrit, l'efficacité des vertus par lesquelles il les fortifie, et les effets des sacrements par lesquels il les soutient? Si une brebis s'écarte des autres, il tâche de la ramener comme par le son et le doux souffle de ses inspirations; et si elle ne veut pas revenir, il lui envoie quelque disgrace, qui est comme un coup de houlette qu'il lui donne pour lui faire peur, sans toutefois la blesser. Il conserve dans leur vigueur et fait marcher celles qui sont fortes

et courageuses ; il attend celles qui sont foibles ; il panse celles qui sont malades, et porte sur ses épaules celles qui ne peuvent plus marcher, tant il a de compassion pour leur infirmité et leur foiblesse. Lorsque après avoir mangé, elles se reposent et ruminent ce qu'elles ont retenu de la doctrine évangélique, il s'assied au milieu d'elles, et les empêche de s'endormir, en faisant, par la douceur de ses consolations, une sorte de musique qui les charme ; de même que le pasteur avec le son de son flageolet réjouit et réveille ses brebis. Pendant l'hiver, il leur cherche des abris favorables ; dans toutes les saisons, il a soin de les préserver des herbes venimeuses... et les mene toujours à l'eau la plus pure et la plus douce, &c.

(5) Sainte Thérese n'avoit jamais appris à faire des vers ; mais l'amour divin enflamma plusieurs fois son génie. La production la plus mémorable de cette sainte ivresse, est le fameux Cantique connu sous le nom de *Glose* de sainte Thérese. Par *Glose* on entend une espece de poësie espagnole, dont toutes les strophes finissent par le même vers, qui est en quelque sorte le texte de l'ouvrage. M. de la Monoye a essayé de rendre en vers françois l'énergie de ce morceau vraiment poëtique, que M. Arnaud d'Andilly n'avoit pas osé traduire. Le vers qui sert de refrain au Cantique dont il s'agit, est *que muero perque no muero ; je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.*

Cette *Glose*, et la traduction en vers françois par M. de la Monoye, se trouvent dans le second volume de la Vie de sainte Thérese par Villefore, et à la fin de l'ouvrage, intitulé l'Esprit de sainte Thérese, imprimé à Lyon l'an 1775.

(6) Dom la Taste, évêque de Bethléem. Il a mis une belle préface à la tête du second volume des Lettres de sainte Thérese, donné au public par ses soins, et qui avoient été traduites par la mere de Meaupeou, dite Thérese de S. Joseph, morte en 1727 dans son monastere des Carmelites de S. Denis, dont elle avoit été prieure. Deux ans et demi de séjour à la Cour de Madrid lui avoient donné toute la politesse du langage castillan, le plus pur de toute l'Espagne, et la mirent en état de faire passer en notre

langue les beautés des Lettres de sainte Thérese, née dans la Castille, et qui a écrit très purement en castillan. Pour peu donc, remarque l'éditeur, qu'on fasse réflexion sur les avantages qu'ont les femmes au-dessus des hommes en fait de pureté et de politesse de langage, de facilité et de netteté de tour, il sera facile de comprendre qu'on ne pouvoit rencontrer un sujet plus propre que la mere de Maupeou à l'entreprise de cette traduction. Son travail s'est borné au second vol. des Lettres de sainte Thérese. La plus estimable des traductions du 1er est due à M. Chappe de Ligny, qui la publia en 1753.

Les Lettres de la Sainte sont partagées comme en trois classes : les unes regardent la vie surnaturelle ; les autres, la vie religieuse ; et les troisiemes, la vie civile. Dans celles qui ont pour objet la vie religieuse, on voit éclater de toutes parts un zele merveilleux pour les réglements une fois établis, et un rare désintéressement sur la réception des sujets. La réformatrice trouve qu'il n'est rien de si dangereux que de laisser entrevoir aux religieuses un changement de demeure. Je vous supplie, écrivoit-elle au Pere Jérôme Gratien, de vouloir bien vous laisser persuader que je connois mieux que votre révérence l'humeur des filles. Rien ne leur est plus préjudiciable que de leur faire espérer de passer aisément d'une maison à une autre, si ce n'est pour une nouvelle fondation : changement qui ne laisse pas de leur faire aussi quelquefois bien du tort.

Personne n'avoit un tact plus sûr dans les jugements qu'elle portoit sur les personnes de son sexe, et ne lisoit mieux dans leur cœur. »Vous me faites rire, écrivoit-elle au Pere Gratien, de dire « que vous connoîtriez le caractere de cette demoiselle rien qu'à « la voir : croyez-moi, nous ne sommes pas si faciles à connoî- « tre, nous autres femmes ; et tel en a confessé une pendant plu- « sieurs années, qui est étonné après ce temps-là de l'avoir mé- « connué. Cela vient sans doute de ce que les femmes la plupart « du temps ne savent pas même se confesser. »

Que de vérité et de gaieté dans la peinture que fait la Sainte de ces ferveurs éphémeres, qui font entreprendre aux têtes vives

des pénitences indiscretes! « Il est vrai, dit-elle, que ces pénitences durent environ deux jours; après quoi, elles s'imaginent « que cela nuit à leur santé, et qu'après une telle épreuve, elles « ne doivent plus en faire du tout, pas même les pénitences qui « sont d'obligation dans notre Ordre. Alors nous n'observons « pas même les moindres choses de la regle, comme le silence, « quoiqu'il ne puisse nuire à notre santé... Nous manquons un « jour d'aller au chœur parceque nous avons mal à la tête; un « autre jour, parceque nous y avons eu mal; et deux ou trois « autres, de crainte d'y avoir mal, &c. »

Rien de plus intéressant que la correspondance de sainte Thérese. Dans toutes ses lettres, l'utile y est embelli des graces de l'esprit et des charmes de la gaieté. On y voit par-tout un cœur plein de bonté, tendre, sensible, reconnoissant, aimant à se dévoiler à ses amis; une piété douce, propre à réconcilier avec la religion et la vertu leurs plus grands ennemis. Cette piété aimable de Thérese enchantoit tous ceux qui avoient occasion de voir notre Sainte et de s'entretenir avec elle. Ayant logé à Alcala chez les Capucines de cette ville, la supérieure de la maison, qui étoit sœur de S. François de Borgia, ne put s'empêcher de dire après son départ : « Dieu soit béni de nous avoir fait connoître « une Sainte que nous pouvons toutes imiter! Sa conduite n'a « rien d'extraordinaire : elle mange, elle dort, elle parle, et rit « comme toutes les autres, sans affectation, sans façon, sans « cérémonie; et l'on voit pourtant bien qu'elle est pleine de l'es- « prit de Dieu! »

(7) Ce livre, qui a fait tant de bruit sur la fin du siecle passé, avoit été composé par M. de Fénélon, pour expliquer à fond le système des voies intérieures. Ce prélat persuadé, dit l'auteur des Mémoires chronol. et dog. an. 1699, que Dieu, infiniment aimable en lui-même, pouvoit continuellement être aimé ici bas de sa créature uniquement pour lui sans aucune vue de crainte ni d'intérêt, le voulut persuader aux autres; et il fut la victime et le martyr du pur amour, qui dans le fond ne convient qu'aux Bienheureux dans le ciel. Le livre sur les Maximes des Saints n'eut pas plutôt

paru, qu'on répandit de toutes parts qu'il renfermoit le Quiétisme tout pur, mais masqué et déguisé; que la doctrine de M. de Cambrai étoit une justification des écrits de Mme Guyon. Personne n'ignore la part que M. de Meaux eut à cette grande querelle. On sait aussi que Louis XIV, déja prévenu contre l'auteur du Télémaque, fut bien plus irrité contre l'auteur du livre des Maximes: tremblant, ajoute l'écrivain que j'ai déja cité, à la seule idée d'avoir confié l'éducation des princes, et la conduite d'une Eglise considérable à un prélat qu'on lui avoit peint comme un autre Molinos, il souhaita que Rome s'expliquât sur ce fameux livre, qui après bien des délais et des examens réfléchis, fut condamné par Innocent XII. Du reste, M. de Cambrai ne sut pas plutôt que le Pape avoit proscrit son livre, qu'il adhéra au jugement de sa Sainteté simplement, absolument et sans aucune restriction. C'est dans cette dispute du Quiétisme, qu'on opposa quelques passages de sainte Thérese à M. de Meaux, qui les discuta avec autant d'égards que les textes des Saints Peres les plus révérés. Il appelloit la doctrine de cette Sainte, une doctrine céleste.

L'on est certainement contristé de voir aux prises les deux plus grands prélats de l'Eglise gallicane; et l'on voit avec peine le grand Bossuet diriger contre le pieux et sublime Fénélon ces armes victorieuses, mieux employées à foudroyer les partisans déclarés de l'hérésie. Mais faisons une réflexion qui se présente naturellement à l'esprit: il ne s'agissoit dans cette fameuse controverse que d'une erreur très subtile, d'un point d'ascétisme et de spiritualité qui ne paroissoit pas même une erreur. Mais parceque la doctrine enseignée dans le livre des Maximes des Saints a paru contraire à l'ancienne tradition, les attaques se multiplient contre l'ouvrage, et la nouveauté est repoussée avec la plus grande force. Cette intolérance théologique est bien opposée à l'insouciance qu'on montre de nos jours pour tout ce qui touche à la religion. De quel œil de mépris regarde-t-on des disputes sur des erreurs essentielles qui séparent le sectaire du catholique, et le chrétien de l'infidele! A en croire nos Sages, ce ne sont là que des disputes de mots, des opinions, des miseres scholastiques,

indignes d'occuper des êtres pensants. Mais quel droit ont-ils de préférer la façon de penser moderne à celle des temps passés ? Quoi ! le siecle immortel de Louis-le-Grand n'étoit pas aussi éclairé que peut l'être le nôtre ! ses génies sublimes ne valoient pas nos beaux esprits ! L'auteur de l'Histoire universelle, l'auteur du Télémaque, auxquels nos littérateurs prodiguent eux-mêmes les éloges les plus pompeux, avoient moins de lumieres que nos grands hommes d'aujourd'hui ! Puisque ceux-là ont mis tant d'intérêt à séparer la vérité de l'erreur, et attaché tant d'importance à des discussions, qui pourtant ne paroissoient pas essentielles à la foi ; sur quoi est fondé le peu de cas qu'on fait en ce moment-ci de nos dogmes les plus respectables ? et les sarcasmes qu'on vomit contre les sciences sacrées, sont-ils bien philosophiques ?

(8) S'il falloit appuyer de suffrages, qu'on ne sauroit récuser, les révélations, les extases de Thérese, je pourrois citer en leur faveur Bourdaloue dans son exhortation sur cette Sainte, Fénélon, Fléchier, la Rue, le Chapelain, et quelques autres de ses Panégyristes qu'on n'a jamais taxés d'être des esprits foibles et superstitieux. Le fameux Nicole, dans son ouvrage des quatre Fins de l'Homme, rend hommage à ces graces extraordinaires dont la Ste fut comblée, et en particulier à la vision de l'Enfer. L'auteur de *l'Esprit de sainte Thérese recueilli de ses œuvres*, (M. Eméri, actuellement général de la congrégation de Saint Sulpice), dans la préface supérieurement faite qu'il a mise à la tête de cet ouvrage, après avoir apporté les preuves les plus satisfaisantes en faveur des ravissements extatiques, appelle en témoignage le Platon de la Germanie, le célebre Leibnitz. Ce philosophe, dans sa *Théodicée*, loin de traiter de chimere l'oraison de contemplation et d'union, l'a envisagée comme le plus haut point de la perfection et de la félicité humaine. C'est par des exercices et des méthodes qui tendent à mettre l'ame dans un état approchant de l'extase, qu'il croit que l'homme pourroit se rendre supérieur à toutes les douleurs.

Mais autant qu'il seroit téméraire de rejetter par esprit de

système, et par je ne sais quelle force d'esprit dont on se fait gloire, toute sorte de révélations, de ces graces extraordinaires que S. Bonaventure atteste n'avoir jamais manqué dans l'Eglise; autant est-il sage de ne croire qu'à celles qui sont appuyées sur de bonnes preuves, parceque, suivant le principe du savant évêque de Bethléem, *s'il y a du péril à rejetter une révélation véritable, il y en a cent fois plus à en admettre une qui ne le seroit pas; et qu'en général la voie des révélations est suspecte et pleine d'illusions dangereuses.* Que de sectes n'y a-t-il pas eu de faux illuminés et de visionnaires! et voilà ce qui peut justifier jusqu'à un certain point ceux des confesseurs de sainte Thérese, qui mirent sa patience à de si fréquentes épreuves par trop d'incrédulité sur les dons singuliers qu'elle recevoit du Seigneur. Si quelques uns se montrerent trop peu éclairés dans les voies intérieures, ce ne fut pas la faute de notre Sainte qui n'avoit rien plus à cœur que de trouver des hommes habiles pour la conduite de son ame, aimant mieux (c'étoit une de ses maximes) plus de vertu dans elle-même que de lumiere; mais dans un directeur plus de lumiere que de vertu. Elle n'eut rien à desirer du côté des lumieres et des vertus dans le P. Balthazar Alvarez, membre d'une société pour laquelle sainte Thérese eut toujours des sentiments distingués d'estime et de confiance. C'est de lui qu'elle parle, lorsque dans le 26e chapitre de sa vie, elle dit : J'avois un confesseur qui me mortifioit beaucoup, m'affligeoit quelquefois, et me mettoit dans des peines qui alloient jusqu'à m'inquiéter; et il m'a paru que c'est celui qui m'a été le plus utile. Le Pere Alvarez fut aussi, dans la haute spiritualité, le digne maître du Pere Louis Dupont, qui a écrit la vie de ce grand serviteur de Dieu.

(9) J'appris, dit sainte Thérese, lorsqu'on commença à fonder le monastere de S. Joseph d'Avila, les troubles de France, les ravages qu'y faisoient les hérétiques, et combien ils s'y fortifioient de jour en jour : je pleurois en la présence de Dieu, et le priois de remédier à un si grand mal. Il me sembloit que j'aurois donné mille vies pour sauver une seule de ce grand nombre

d'ames qui se perdoient dans ce royaume. Mais voyant que je n'étois qu'une femme, et encore si mauvaise, et très incapable de rendre à mon Dieu le service que je desirois, je crus, comme je le crois encore, que puisqu'il a tant d'ennemis et si peu d'amis, je devois travailler de tout mon pouvoir à rendre bons ces derniers : ainsi je résolus de faire ce qui dépendoit de moi pour pratiquer les conseils évangéliques avec la plus grande perfection que je pourrois, et tâcher de porter les religieuses avec qui je vivois à faire la même chose.

(10) J'écris, dit sainte Thérese au chapitre 10e de sa vie, à la dérobée et avec peine, parcequ'étant dans une maison pauvre, cela m'empêche de filer et me détourne de mes autres occupations. Si on ne m'avoit commandé d'écrire, au seul souvenir que je suis femme, la plume me seroit tombée des mains.

(11) Le Pere Bannez, fameux professeur dominicain, et l'un des directeurs de la Sainte, ayant voulu mettre un jour à l'épreuve son humilité et son obéissance, lui ordonna de jetter au feu l'histoire de sa vie. Thérese qui venoit de mettre la derniere main à cet ouvrage, ne balança pas un instant. Elle l'eût brûlé sur-le-champ, si par un ordre contraire, le Pere Bannez ne l'en eût détournée. Ce trait doit paroître héroïque à quiconque sait combien les auteurs sont attachés à leurs productions, et ce qu'il leur en coûteroit pour sacrifier ainsi le fruit d'un long travail. La réponse que fit Thérese à un religieux de son ordre, qui lui faisoit entendre qu'elle avoit la réputation d'une Sainte, fait bien sentir que les dons de Dieu dont elle étoit comblée ne l'éblouissoient et ne l'enorgueillissoient pas : « On a dit de moi trois choses, « répondit-elle : que j'étois assez bien faite, que j'avois de l'es- « prit, et que j'étois une Sainte. J'ai eu pendant quelque temps « assez de vanité pour croire les deux premieres ; mais pour la « troisieme, je n'ai jamais été assez folle pour la croire un seul « moment «. Elle avoit coutume de dire que si Dieu aime tant l'humilité, c'est parcequ'il aime beaucoup la vérité, et que c'est une sorte de vérité que l'humble sentiment qui nous fait connoître combien par nous-mêmes nous sommes peu de chose.

C'est-là peut-être ce qu'on a jamais dit de mieux sur l'humilité.

(12) L'an 1568, le Pere Antoine de Jésus établit le premier couvent des Carmes-Déchaussés à Dorvello, petit village dans le diocese d'Avila, avec le Pere Jean-de-la-Croix. Sainte Thérese, honorant celui-là comme un Saint, ne le croyoit pas propre à gouverner, et blâmoit son excessive rigueur. Il étoit de ceux qui vouloient que les Carmes réformés allassent nu-pieds sans sandales, contre l'avis de la Sainte, qui auroit même souhaité qu'ils fussent chaussés. La sagesse et la grande sainteté du Pere Jean-de-la Croix furent singulièrement estimées de la Réformatrice. *Il est très petit de corps*, écrivoit-elle à un de ses amis, *mais il est très grand aux yeux de Dieu, fort sage et fort judicieux.* Sur le point de partir pour les Indes où il devoit être relégué par ordre du vicaire général, il mourut en saint, et il a été canonisé par Benoît XIII, l'an 1726. Mais il paroît que le Pere Jérôme Gratien, premier visiteur et premier provincial des Carmes-Déchaussés, est celui qui eut le plus de part à la confiance de sainte Thérese. Il avoit essuyé de grandes persécutions dans les commencements de la réforme, ainsi que les PP. Antoine-de-Jésus, Jean-de-la-Croix, et Marian-de-Saint-Benoît.

(13) La bonté de cœur et la discrétion éclatoient dans toute la conduite de sainte Thérese à l'égard de ses filles, et formoient l'esprit de son gouvernement. Voyez comme elle blâme les réglements trop multipliés dans les visites des maisons religieuses. » Je ne doute pas, écrit-elle au Pere Jérôme Gratien, que vous « ne soyez persuadé qu'il est impossible de garder cette multi- « plicité de réglements que le Pere... a faits dans sa visite; régle- « ments si durs et en si grand nombre... Pitoyable aveuglement, « que les visiteurs ne soient point contents de leurs visites, s'ils « n'ont laissé quantité de réglements nouveaux!... Croyez- « moi, mon Pere, notre regle ne s'accommode pas de person- « nes austeres, elle l'est assez d'elle-même.—Quant à la tunique « que vous desirez de garder tout l'été, si vous voulez me faire « plaisir, écrivoit la Réformatrice à la Mere Marie de S. Joseph, « vous la quitterez aussitôt la présente reçue, quelque peine que

« cela puisse vous faire... je sais par expérience le chaud qu'il « fait dans le pays où vous êtes (à Seville); et je trouve qu'il « vaut beaucoup mieux que les religieuses soient en état de sui- « vre les exercices de la communauté, que si elles étoient obli- « gées de s'en abstenir pour cause de maladie. Ce que j'en dis « est pour toutes celles qui se trouveront dans le même cas que « vous ». Il n'est pas surprenant qu'avec des qualités si aimables la fondatrice fût si aimée de ses cheres religieuses : aussi que de regrets de part et d'autre quand il falloit qu'elle s'en séparât! « Je les aime, dit-elle, et je puis dire avec vérité que ces « séparations n'étoient pas les moindres de mes croix, sur-tout « quand je pensois que je ne les reverrois plus. Le chagrin qu'el- « les en avoient de leur côté leur faisoit répandre quantité de lar- « mes, parcequ'encore qu'elles soient détachées de tout le reste, « Dieu ne leur a pas fait la grace d'être détachées de moi, peut- « être pour augmenter la peine que je ressentois aussi de n'être « guere plus détachée d'elles. Je faisois cependant tous mes ef- « forts pour ne le leur pas témoigner. Je leur reprochois même « d'être en cela si imparfaites : mais leur affection pour moi « étoit si grande, que toutes mes remontrances étoient à-peu- « près inutiles.

« (14) Je vous exhorte, mes filles, leur disoit Thérese, à fuir « la gêne et la contrainte, parceque l'ame qui s'y laisse aller se « trouve par-là incapable de toute sorte de bien, et tombe quel- « quefois dans des scrupules qui la rendent inutile, soit à elle, « soit aux autres. Tâchez, autant que vous le pourrez, sans of- « fenser Dieu, de vous conduire de telle sorte envers toutes les « personnes avec qui vous aurez à vivre, que la vertu leur pa- « roisse belle et aimable ; et qu'au lieu de les effaroucher, elle « leur inspire du respect et de l'amour. »

(15) Pour être homme d'oraison, il n'est pas nécessaire d'arriver à cette contemplation sublime qui distingua Thérese. Le genre d'oraison que nous préconisons ici, c'est la sainte habitude de réfléchir sur ses obligations pour les remplir, sur ses fautes pour les expier, sur les écueils dont on est environné pour ne

pas y échouer : et cette oraison peut s'assortir à tous les états. Quand le grand et pieux Dauphin, pere de notre auguste monarque, disoit qu'*un prince ne peut guere être un homme d'oraison, mais qu'il doit méditer sur ses devoirs*, il vouloit dire sans doute que dans certaines professions, les travaux dont on est surchargé ne permettent pas de prolonger la priere plusieurs heures de suite, et de consacrer à ce saint exercice un temps que réclament des affaires indispensables. Mais ce prince religieux, qui prioit lui-même beaucoup, ne dispensoit personne de méditer sur ses devoirs. L'on est donc homme d'oraison dans le sens que je l'entends, dès qu'on sait être solitaire au milieu du monde, faire des retours sur soi de temps en temps, s'environner de la présence du Dieu qui voit tout, épurer ses vues, animer ses actions par la sainteté des motifs. Or, loin que cette sorte d'oraison nuise à l'ordre social, sans son secours les vertus sociales n'auront jamais leur entier développement.

Quel blasphême, me répondra-t-on ici! Voyez les hommes du jour! quoique, à parler en général, leur symbole de croyance contienne si peu d'articles, et que l'oraison soit un mot exclus de leur dictionnaire, par combien de traits d'humanité ne se signalent-ils pas? Leur abondance se répand dans le sein des malheureux : des milliers de pauvres enfants sont allaités, sans qu'il en coûte la liberté à ceux de qui ils tiennent la vie... Il est vrai, nous en faisons volontiers l'aveu : le siecle paroît s'être tourné du côté de l'utile. Les établissements patriotiques se multiplient. Dans les aréopages littéraires, ce n'est plus seulement pour avoir bien dit qu'on est couronné, mais pour avoir bien fait; et la vertu comme l'éloquence a des prix qui lui sont solemnellement décernés. La bienfaisance est devenue une mode; et puisque de tous côtés il en fourmille de nuisibles, l'on ne peut trop accueillir celle-ci. Dès qu'il sera du bon ton de faire du bien, notre nation deviendra bienfaisante par imitation; et ne fût-ce que pour voir son nom cité, ou ses bienfaits enregistrés dans les papiers publics, l'opulence multipliera ses largesses. Tout cela est vrai. Mais sans dire que la charité chrétienne faisoit et fait

encore d'une maniere moins fastueuse tout ce que peut faire la bienfaisance purement humaine, et qu'ayant des motifs incomparablement plus forts, elle va bien au-delà dans ses dons, examinons sans préjugés les prodiges de celle-ci : Vous vantez le grand nombre et la générosité des amis modernes de l'humanité! Et moi je pourrois vous observer que nos villes sont semées d'égoïstes; et que rien n'est plus opposé à l'esprit de bienfaisance que ces hommes personnels, dont le vice devenu épidémique entachera le siecle des lumieres et de l'humanité. La belle philanthropie! l'on se pique d'être bienfaisant, et l'on ne rougit pas d'être injuste! l'on paie les petites dettes de quelques infortunés, et l'on fait des malheureux en n'acquittant pas les siennes! et l'on en contracte tous les jours de nouvelles! et l'on s'applaudit publiquement d'avoir un grand nombre de créanciers! et c'est un bon air de vivre et de mourir insolvable! Quelle est donc cette philanthropie, qui fait qu'on se déchire par des libelles sanglants; que les divorces sont si communs, et que le barreau retentit sans cesse de causes en séparation?—Et l'institution de nos *Rosieres*, m'ajouterez-vous, n'est-elle pas bien utile, et d'un merveilleux encouragement pour les bonnes mœurs? Oui, sans doute, pourvu que la beauté, la faveur, l'intrigue, ne s'approprient pas la couronne destinée à l'innocence; et que pour me servir de la pensée de l'excellent Auteur des études de la Nature, après avoir à la campagne donné des roses à la vertu indigente, l'on n'aille pas à la ville couvrir le vice de diamants. Il est juste, je le répete, d'encourager ce penchant à l'humanité-pratique, qui depuis quelque temps paroît vouloir s'emparer des cœurs; mais elle ne sera ni bien dirigée, ni durable qu'autant que la charité viendra à son secours. *La charité*, est-il dit dans un très bon recueil de pensées philosophiques, *est un vase précieux que le monde a brisé. Des débris, il en a formé l'humanité et toutes ces fausses vertus dont il se pare.* Quoi qu'en dise l'Auteur, le vase n'est pas brisé, et il y a encore de la charité jusques dans le grand monde. Pour moi, quand je vois une personne du plus haut rang, se dépouiller de cet appareil fastueux qui semble être pour les

grands un besoin de premiere nécessité, renoncer à tout superflu, quitter un palais superbe, isoler son existence pour avoir de quoi soulager plus de malheureux, regarder comme un produit net pour elle tout ce que sa libéralité leur donne, ne faire de calcul et de raisonnement que celui-ci : Ces privations nouvelles ajoutées à mes autres privations produiront, tant, pour les nouveaux infortunés que j'ai entrepris de soulager, tant, pour d'autres œuvres de miséricorde; il ne faut donc pas balancer à faire ces sacrifices: quand je vois de pareils prodiges, je me dis à moi-même : Oh ! il y a ici plus que de la bienfaisance! et je reconnois l'ouvrage de la Charité.

(16) En 1585, la maréchale de Joyeuse, mere du cardinal de ce nom et du Pere Ange capucin, envoya en Espagne M. de Bretigny pour essayer d'en amener quelques Carmelites. M. Galeman, curé d'Aumale, se joignit à lui; mais toutes leurs tentatives furent inutiles, parceque les Supérieurs de la réforme ne vouloient pas qu'elle s'étendît hors de l'Espagne. Enfin Henri IV, sollicité par la princesse de Longueville, députa en 1604 M. Gauthier, avocat général au grand conseil, et M. de Bérulle, depuis cardinal. Le roi d'Espagne les accueillit avec bonté; et après plus de 15 ans de négociations, l'on accorda aux députés françois six religieuses du premier mérite, à la tête desquelles étoit la mere Anne de Jésus, le plus grand sujet qu'eut alors la réforme, et qui a fondé, en personne ou par ses éleves, près de soixante monasteres. Le premier établissement des Carmélites en France, est celui qu'elles ont à Paris au fauxbourg S. Jacques. Il fut bientôt suivi de ceux de Pontoise, de Dijon, et d'Amiens. C'est dans cette derniere ville, que la célebre Mme Acarie, qui avoit tant contribué à l'introduction des Carmelites en France, prit l'habit de cet ordre, et se contenta par humilité du voile blanc. Elle mourut à Pontoise en odeur de sainteté, après avoir consacré au Carmel ses trois filles.

Le nouvel Institut se multiplioit heureusement en France, lorsqu'une division intestine lui fit essuyer un terrible orage. M. de Bérulle étoit devenu Visiteur général des Carmelites, en vertu

d'un bref du Pape du 17 Avril 1614, et des lettres-patentes du Roi enregistrées au parlement de Bretagne, nonobstant l'opposition des PP. Carmes qui venoient d'établir à Morlaix des religieuses qu'ils avoient amenées de Flandre. Ce fut là l'origine des troubles. Un assez grand nombre de Carmelites souhaitoient des religieux du même Institut pour supérieurs, persuadées que des hommes de la même profession qu'elles, seroient plus propres à les gouverner suivant l'esprit de leur état. St. François de Sales en jugea autrement : *M'est avis*, dit-il, lettre 14 du 6 liv., *que ces bonnes filles ne savent ce qu'elles veulent, si elles veulent attirer sur elles la supériorité des religieux, lesquels à la vérité sont des excellents serviteurs de Dieu; mais c'est une chose toujours dure pour les filles que d'être gouvernées par les Ordres qui ont coutume de leur ôter la sainte liberté de l'esprit.* Le visiteur général eut à peine pris possession de sa charge, que les Carmelites de Bordeaux furent déclarées soumises au général des Carmes, par une sentence du cardinal de Sourdis, archevêque de cette ville. Les supérieurs séculiers en ayant appellé à Rome, Paul V, et ensuite Grégoire XV, ordonnerent que le Pere de Bérulle, devenu général de l'oratoire, seroit désormais le visiteur des Carmelites ; et il leur fut enjoint d'obéir à lui et à ses collegues. Il semble que dès lors le schisme auroit dû finir; mais cette grande affaire, liée à beaucoup d'autres incidents, et qui occasionna l'excommunication des Carmelites de Bourges, de St. Pol-de-Léon et de Bordeaux, ne fut terminée qu'en 1625. Les religieuses opposantes furent renvoyées enFlandre, et il ne resta dans le royaume que celles qui s'étoient soumises aux supérieurs laïques, lesquels ont continué depuis successivement à gouverner tous les monasteres avec autant de paix que d'édification. C'est l'hommage que l'auteur des Mémoires chronologiques et dogmatiques (voyez l'année 1604) rend à la sagesse de de ce gouvernement; hommage bien mérité, et que sans être taxés de flatterie nous pouvons lui rendre encore de nos jours. Le titre de visiteur des Carmelites annonce une prudence et une piété distinguées ; et je ne suis pas surpris qu'il ait servi à plusieurs de degré pour s'élever aux

premieres dignités de l'Eglise. Les visiteurs actuels sont MM. l'abbé de Rigaud, l'abbé de Brassac, l'abbé de Floirac, auxquels M. l'abbé le Juge est adjoint. C'est M. l'abbé Bertin qui est le supérieur particulier du monastere de Saint-Denis.

(17) Une fille de l'empereur Mathias, et l'impératrice Eléonor, veuve de l'empereur Ferdinand II, firent profession et moururent saintement, la premiere, dans le monastere des Carmelites de Lisbonne; la seconde, dans celui de Vienne en Autriche.

(18) Mme la comtesse de Rupelmonde, dont il est ici question, étoit encore en vie lorsque ce panégyrique fut prononcé. Mariée dès l'âge de 12 ans, après six années de l'union la plus tendre, la mort lui enleva presque tout à la fois un fils unique qui lui étoit extrêmement cher, le duc de Grammont son pere tué à la bataille de Fontenoi, et le comte de Rupelmonde son mari. La grace profita de ces pertes, qui furent des plaies bien sensibles à son cœur, pour la détacher totalement du monde, et pour lui inspirer le goût de l'état religieux. Dès lors cette jeune veuve, quoiqu'elle fût dans l'âge des plaisirs, et qu'elle habitât le pays le plus dangereux pour la vertu, vécut en ange à la Cour, comme si elle eût déja habité le Carmel où elle entra, n'étant âgée que de 30 ans. Honorée des regrets de la feue Reine, à laquelle Mme de Rupelmonde avoit été attachée en qualité de dame du palais, elle reçut des mains de cette sainte princesse l'habit de Carmelite, et prit le nom de sœur Thaïs de la Miséricorde. La ferveur que suppose un si grand sacrifice, le premier de ceux qui dans ces derniers temps ont jetté tant d'éclat, ne s'est jamais démentie; et l'on n'oubliera pas sitôt, dans la solitude qu'elle s'étoit choisie, (le monastere des Carmelites de la rue Grenelle) les grands exemples de vertu qu'elle y a donnés jusqu'à sa mort arrivée le 11 Novembre 1784, dans la 64e année de son âge.

(19) le 11 Avril 1770 sera sans doute un jour marqué en lettres d'or dans les Annales du Carmel et dans les fastes de la Religion, puisque c'est le jour où Madame Louise de France entra aux Carmelites de Saint-Denis, et reçut le nom de *Thérese de Saint-Augustin*. On sait qu'elle s'étoit sentie fortement appellée à ce

saint

saint état, plusieurs années auparavant, en assistant à la prise d'habit de Mme de Rupelmonde, et en entendant le discours prononcé par le Pere de Neuville. C'est notre auguste Reine, alors Dauphine, qui, le 10 Septembre 1770, lui donna l'habit, et le Nonce, Mgr Giraud, qui fit la cérémonie, par commission du Pape, assisté des visiteurs des Carmelites, du général des Bénédictins, et du prieur de l'abbaye de Saint-Denis. Feu M. Poncet de la Riviere, ancien évêque de Troye, prononça le discours. Quoique ce prélat y ait soutenu l'idée avantageuse qu'on s'étoit formée de ses talents oratoires, l'on peut dire qu'un si grand sujet méritoit d'être traité par un orateur tel que celui qui prêcha autrefois Mme de la Valliere (*) le jour de sa profession. Bossuet, il est vrai, dont l'imagination étoit peut-être refroidie par l'âge, et qui d'ailleurs, gêné par les circonstances, ne pouvoit s'expliquer qu'à demi sur le sacrifice d'une passion dont l'objet avoit été le monarque alors régnant, ne paroît pas avoir déployé dans ce discours ces mouvements d'éloquence qui caractérisent ses belles oraisons funebres. Mais pour exprimer la surprise de la Cour et l'admiration de la ville, lorsqu'elles retentirent de la nouvelle inattendue : Madame Louise a quitté Versailles : Madame Louise est entrée aux Carmelites; pour peindre les tendres regrets du Roi et de la Famille royale, causés par une si touchante séparation; les larmes abondantes qui coulerent; ce moment de silence, de frémissement, et d'horreur religieuse qui saisit tous les assistants, lorsque l'illustre victime fut sur le point de s'immoler; et que dépouillée de tout l'appareil de la grandenr, disant un adieu éternel aux personnes qui trouvoient leur bonheur à la servir, on vit cette princesse se revêtir des livrées de la plus austere pénitence : pour célébrer, dis-je, un sacrifice aussi nouveau, un

(*) L'an 1674, Mad. de la Valliere, Duchesse de Vaujour, prit l'habit de Carmelite, et le nom de sœur Louise de la Miséricorde. Elle mourut en 1710, âgée de près de 66 ans, après en avoir passé 36 dans les exercices de la plus austere pénitence. C'eſt lorsqu'on lui annonça la mort de M. le Comte de Vermandois son fils, qu'elle fit cette réponse ſi connue : *Il faut que je pleure ſa naiſſance bien plus encore que ſa mort.*

anéantissement aussi total, Bossuet auroit sûrement retrouvé ces pinceaux énergiques qui avoient si vivement retracé *la nuit désastreuse où retentit la grande nouvelle : Madame se meurt ; Madame est morte*, (voyez l'Oraison funebre de Henriette Anne-d'Angleterre.) Après avoir soutenu avec une constance merveilleuse toutes les épreuves accoutumées, cette illustre novice fit profession le 12 Septembre 1771. M. le Nonce (Giraud) fit la cérémonie ; Madame la comtesse de Provence donna le voile, et M. de Roquelaure, évêque de Senlis, prononça le discours, qui fut extrêmement applaudi et méritoit de l'être. Qu'il me soit permis de dire, à la gloire de la grace et pour rendre hommage à la vérité, que la Mere Thérese de Saint-Augustin, loin de s'être jamais repentie de sa démarche généreuse, s'en félicite toujours plus ; que sa santé foible et chancelante au milieu des délices de la Cour s'est fortifiée par les austérités du cloître, et qu'en un mot elle ne changeroit pas l'humble bandeau de la Religion, et le voile du Carmel contre toutes les couronnes de la terre. A sa demande, le Roi a ordonné la réédification de l'église des Carmelites de Saint-Denis. Ce nouvel édifice, bâti sur un beau plan, et qui sera d'un grand effet, a été commencé en 1780 ; et il sera enfin achevé dans le courant de la présente année 1785, sous le *Priorat* de la respectable Mere Julie de Jésus.

(20) Les Carmelites des Pays-Bas Autrichiens ayant été obligées de quitter leurs monasteres, environ 83 de ces religieuses ont été reçues en France par le crédit de la Mere Thérese de Saint-Augustin. Elles ont été distribuées dans les différentes maisons des Carmelites, et celle de Saint-Denis a eu pour sa part deux religieuses du couvent d'Alost, et toute la communauté de Bruxelles. Les Carmelites qui la composoient sont entrées dans leur nouvel hospice, portant comme en triomphe les corps précieux des vénérables Meres Anne de Jésus, et Anne de Saint-Barthelemi, dont les noms, si connus et si chers au Carmel, seront bientôt sans doute dans les fastes des Saints, le procès de leur béatification étant déja fort avancé. Un caractere plein de franchise et d'une noble simplicité, un généreux attachement pour leur état, une

grande ferveur, un surcroît d'édification, sont la dot que ces Religieuses émigrantes ont apportée dans les couvents respectifs où elles sont incorporées. Aussi l'union la plus parfaite regne entre les Carmelites flamandes et les françoises ; et j'entends dire de toutes parts, que le desir de l'emporter sur les autres par de plus grands exemples de vertu est la seule rivalité qu'on connoisse dans ces saintes solitudes. Voilà, je crois, la meilleure réponse aux diatribes si multipliées depuis quelques années contre l'Etat Religieux.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un manuscrit intitulé, *Panégyrique de Sainte Thérese*. Ce sujet, qui prête tant à l'admiration, parceque tout y tient du prodige, est par conséquent de nature à être plutôt affoibli qu'anobli par les graces empruntées d'une éloquence purement humaine. Pour le traiter dignement, il faut, ce me semble, avant de tracer le récit de tant de merveilles, être soi-même bien pénétré du véritable esprit qui les a consacrées; et à ce titre, je crois qu'on ne peut refuser au savant et pieux Auteur de ce Panégyrique l'avantage d'avoir parfaitement saisi celui qui a toujours animé l'illustre Réformatrice du Carmel, de s'en être lui-même bien rempli, et, dans le cours de son travail, d'avoir constamment subordonné à cet esprit les nobles essors d'une éloquence qui paroît d'ailleurs lui être si naturelle. Donné à Paris ce 29 Janvier 1785.

LOURDET, *Professeur Royal.*

De l'Imprimerie de Didot l'aîné, Imprim. du Clergé en surviv.

C11
6743678
24 AC 17